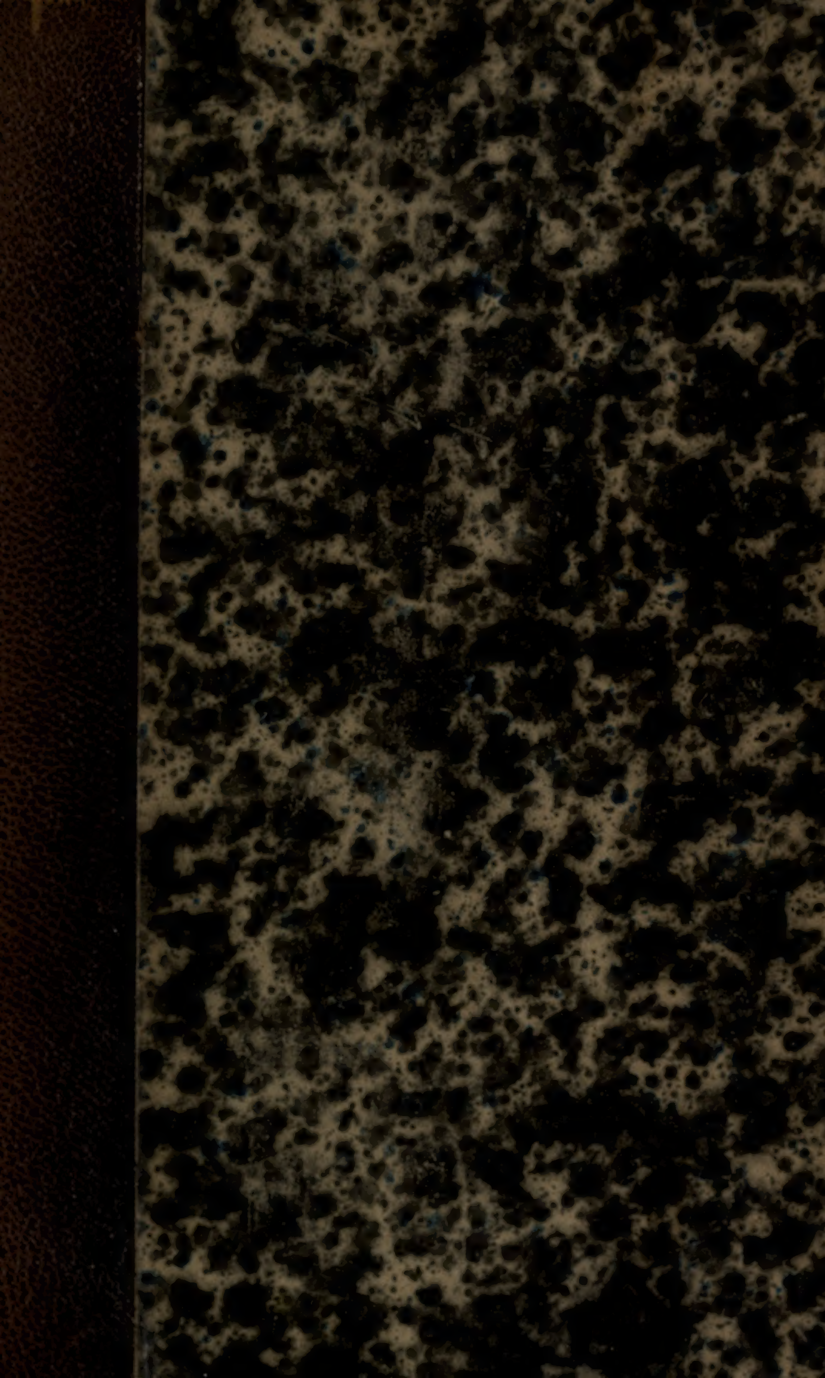
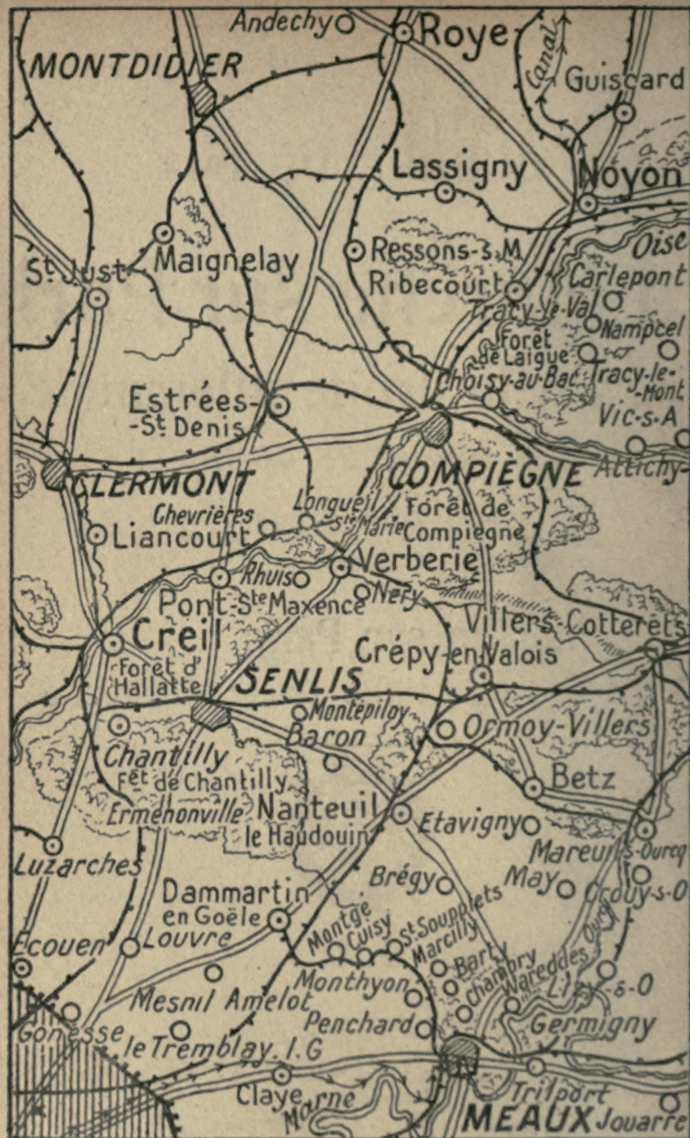






GUERRE DE 1914

La Marche sur Paris
de l'Aile droite allemande



I. — Carte pour suivre
" La Marche de l'Aile droite allemande sur Paris "

Comte de CAIX de SAINT-AYMOUR

GUERRE DE 1914

La Marche sur Paris de l'Aile droite allemande

SES DERNIERS COMBATS

26 AOUT - 4 SEPTEMBRE 1914

Avec trois cartes

2e ÉDITION



PARIS
Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
124, Boulevard Saint-Germain, 124

MÊME MAISON A LIMOGES
1916

AVANT-PROPOS

La plupart des événements racontés dans les pages qui suivent ont eu pour théâtre un pays auquel l'auteur se rattache par sa naissance, par ses relations, par tous ses souvenirs, et en particulier le département de l'Oise, où il a eu l'honneur de siéger au Conseil général pendant de longues années et où il compte toujours de nombreux amis. C'est ce qui l'a enhardi — bien qu'il soit plus habitué à manier des documents poudreux pour en tirer de l'histoire, qu'à s'occuper des événements contemporains — à tenter de fixer dès à présent des faits aussi récents que la *Marche de l'aile droite allemande sur Paris* il y a seize mois.

Il est inutile de faire remarquer, d'ailleurs, que cet essai ne peut être, à l'heure actuelle, que très incomplet et sujet à beaucoup d'erreurs. Les documents écrits sur la marche de l'armée von Kluck, de Mons sur la Marne, sont très clairsemés. Malgré tout le soin que l'on peut apporter à recueillir des renseignements dans les localités elles-mêmes, on a beaucoup de peine à coordonner ces renseignements et à les mettre d'accord entre eux.

Les témoins oculaires sont rares; la plupart des habitants de ces localités envahies avaient fui. Parmi ceux qui étaient restés, ceux qui ont

réellement vu sont très peu nombreux, et ce qu'ils ont vu est fort peu de chose. Dans ces terribles moments, en effet, — en dehors des hommes ayant des responsabilités et se sentant assez de courage pour y faire face : maires, curés, conseillers municipaux, notables, etc., — tout le monde ne songe qu'à se cacher, à se soustraire le plus complètement possible aux exigences et aux brutalités de l'ennemi.

Ceux mêmes qui ont vu quelque chose ne peuvent presque jamais rien dire de ce qui s'est passé à côté d'eux, absorbés qu'ils étaient par le soin de leur sécurité et de celle de leurs proches. Les renseignements ainsi recueillis sont très souvent incohérents et contradictoires; les mêmes faits sont déformés ou exagérés par la peur; les dates, les heures, éléments essentiels du récit, sont très souvent impossibles à déterminer, par suite des variations dans les témoignages; des légendes, enfantées par les imaginations terrorisées, se forment instantanément et des histoires absolument controuvées sont affirmées avec la plus entière bonne foi et la plus complète certitude. Enfin, beaucoup de faits, parfaitement prouvés d'ailleurs, ayant eu lieu dans des pays encore occupés, ne peuvent être racontés dès à présent, pour ne pas mettre en péril ceux qui en ont été les héros ou les témoins et qui sont toujours à la merci d'un vainqueur sans pitié et sans scrupule.

Il est donc bien difficile de se documenter

d'une façon complètement satisfaisante, et quand on voit avec quelle peine on peut élucider la genèse et les résultats d'événements qui viennent de se passer sous nos yeux, on est tenté de se demander comment on a l'audace d'écrire l'histoire de faits remontant loin dans le passé.

Quoi qu'il en soit, il reste cependant d'une étude consciencieuse comme celle qui a servi de base à cet opuscule un ensemble de faits généraux et de détails constatés avec certitude, que des recherches ultérieures devront nécessairement confirmer. De plus, en suivant ainsi sur un théâtre restreint et bien déterminé, à l'aide de documents locaux, la marche de l'ennemi, en rencontrant sur son chemin des anecdotes bien authentiques, on peut avoir un aperçu plus rapproché de la vérité, une idée plus juste et plus sincère de ce que fut partout la ruée de l'envahisseur, de ses procédés, de ses méthodes d'occupation, enfin, de tout ce qui constitue l'organisation de l'ennemi.

Sous le bénéfice de ces observations, nous espérons qu'on nous pardonnera d'avoir entrepris un travail qui ne peut avoir d'autre objet et d'autre mérite que d'être une première et imparfaite contribution à l'étude de la *Marche de l'aile droite allemande sur Paris* en 1914, et de grouper dès maintenant quelques documents épars que pourront peut-être utiliser les historiens futurs de la GRANDE GUERRE.

Décembre 1915.

Post-scriptum. — A la suite de la publication dans la *Revue hebdomadaire* d'un fragment de cet ouvrage et au cours de l'impression des pages qui suivent, plusieurs offres de concours nous sont parvenues : notes journalières tenues par des habitants de la région dont nous nous occupons, renseignements verbaux de témoins oculaires, carnets recueillis sur des officiers et soldats allemands ayant pris part aux combats que nous racontons, etc.

Ces documents nous sont arrivés malheureusement trop tard pour que nous puissions en faire usage aujourd'hui. Mais nous tenons à remercier dès à présent les personnes obligeantes qui ont bien voulu se mettre à notre disposition et nous utiliserons leurs communications si l'accueil fait par le public à cet opuscule nous permet d'en publier une nouvelle édition.

GUERRE DE 1914

La Marche sur Paris de l'Aile droite allemande

I

La Retraite de Mons à la Somme

Tout le monde se souvient de l'émoi et du serrement de cœur que nous éprouvâmes tous, en quelque lieu que nous lûmes, dans les journaux parus le matin du 29 août 1914, le communiqué officiel :

« La situation de notre front, de la Somme aux Vosges, est restée aujourd'hui ce qu'elle était hier. Les forces allemandes paraissent avoir ralenti leur marche. »

Chacun se frottait les yeux, croyait avoir mal compris, et on se demandait avec angoisse s'il n'y avait pas là une faute d'impression : *Somme* pour *Sambre*.

Eh quoi ! La veille encore, le vendredi 28, on annonçait la reprise de notre offensive dans les Vosges et en Lorraine. Quant à la région du Nord, on constatait seulement un recul « un peu en arrière » de l'armée anglaise, attaquée par des forces très supérieures. Et tout à coup on apprenait que l'ennemi

était à Saint-Quentin, c'est-à-dire à 150 kilomètres de Paris.

Ce fut de la stupéfaction !

Si les Parisiens eurent cette surprise — et s'en plaignirent, — les pays au nord de la capitale, menacés encore plus directement et plus immédiatement par la ruée de l'ennemi, l'éprouvèrent plus angoissante encore.

On eut bientôt l'explication de cette surprise.

L'armée du général von Kluck, comprenant quatre corps d'armée active et un corps de réserve, et formant l'aile droite allemande, refoulait devant elle les Anglais du maréchal French. Le contingent de nos alliés ne se composait alors que de trois corps, plus la cavalerie, soit environ 70.000 hommes, renforcés un peu plus tard par toutes les troupes disponibles de nos armées de l'Est, transportées de la Meuse vers le Nord dans 180 trains. Cet ensemble constituait la gauche extrême de nos armées.

Depuis les combats soutenus par les Anglais contre des forces supérieures, à *Mons* le 24 août, au *Cateau* et à *Landrecies* le 25, et à *Cambrai* le 26, leur retraite se précipitait, malgré de petits combats d'arrière-garde, quelquefois heureux, livrés par nos alliés au sud de la Somme (3e brigade, général Gough) contre les uhlans de la garde et vers *Cerisy* (5e brigade, général Chetwood) contre une colonne ennemie, dont un régiment fut anéanti par le 12e lanciers et le Royal Scots Greys.

Le 28 août, dans la soirée, les troupes anglaises atteignaient la ligne *Noyon - Chauny - La Fère*, ayant

réussi, avec notre aide, à se dégager de l'étreinte allemande au-dessus de Saint-Quentin. Elles étaient appuyées à droite sur l'armée (5°) du général Lanrezac, et à gauche par la nouvelle armée (6°), dite alors armée de la Somme, constituée le 26 août, sous le commandement du général Maunoury, et composée de deux corps d'armée dont l'un, le 7°, venait d'Alsace, d'une brigade marocaine et des trois divisions de cavalerie du général Sordet. Cette armée était chargée de couvrir la retraite des Anglais. Après avoir soutenu le choc de l'ennemi dans la plaine du Santerre, à *Proyart*, *Framerville* et *Harbonnières* (1), elle s'était repliée en arrière et avait alors sa droite à *Roye* où elle touchait à l'aile gauche anglaise.

De *Cambrai*, la droite de l'armée du général von Kluck s'était avancée par deux routes : *Bapaume*-

---

(1) Cette rude bataille du Santerre, livrée le 29 août dans la grande plaine qui s'étend entre *Chuignes* et *Rosières*, sur la ligne d'Albert à Montdidier, eut pour centre Proyart, village de 800 habitants, et mit 15.000 chasseurs et lignards français en face de 60.000 Allemands. Ceux-ci furent arrêtés pendant vingt-quatre heures, mais nos héroïques soldats, luttant un contre quatre, et menacés d'enveloppement, furent obligés de se replier dans la direction de Moreuil. On releva sur le champ de bataille trois cadavres allemands pour un français. Non contents d'abandonner nos blessés sur place, les Allemands pillèrent et pétrolèrent beaucoup de maisons, assassinèrent et violèrent suivant leurs habitudes. Malgré les efforts de courageux citoyens, tels que MM. Diart et Deflandre, l'occupation ennemie laissa Proyart ruiné et saccagé, et le bombardement intermittent auquel ils se livrèrent depuis lors, lorsque quinze jours plus tard ils furent obligés de reculer leur ligne à quelques kilomètres dans la direction de Péronne, acheva la destruction du malheureux village.

Amiens et *Péronne - Roye*. Cette aile marchante des Allemands avait une rude tâche à accomplir, devant tout à la fois combattre et exécuter de fantastiques marches forcées pour essayer d'envelopper notre gauche. Le 31 août, elle atteignait déjà la région de *Compiègne*, tandis que des troupes françaises de l'armée Lanrezac étaient encore au nord de *Laon*, où le 10e corps allemand et la garde prussienne étaient repoussés et battus par elles avec des pertes considérables, à *Guise-en-Thiérache*.

Le général von Kluck avait semblé d'abord vouloir faire un mouvement de bien plus grande envergure vers la droite, ayant pour objectif la marche d'*Amiens* sur *Paris*, par *Beauvais* et *Pontoise*. Par ce mouvement il aurait eu la possibilité, en cas de grande bataille sous notre camp retranché, de prendre nos armées en flanc, ou de fermer à nos unités toute issue vers l'ouest et de compléter de ce côté l'encerclement de nos troupes en retraite.

Le général allemand se rendit-il compte qu'en présence de la résistance énergique que lui opposaient l'arrière-garde anglaise et les corps français qui la soutenaient, la marche enveloppante qu'il avait d'abord commencée avait l'inconvénient de trop allonger son front et de lui retirer de la densité ?

Ou des ordres lui étaient-ils déjà venus de faire une conversion vers l'est et de se jeter seulement sur Paris après que les armées allemandes, dans leur marche convergente, auraient annihilé les armées françaises dans une bataille victorieuse en Champagne, pour se conformer à un principe de stratégie

classique préconisé par le général von Moltke — l'ancien — dans un Mémoire publié en 1879 (1) ?

On a attribué aussi ce changement de direction à la nécessité d'opérer à l'est une pression destinée à dégager l'armée du kronprinz, que l'on disait à ce moment assez mal en point.

Quelle que soit, d'ailleurs, la raison de cette modification dans la stratégie de l'ennemi, toujours est-il qu'au moment où paraissait le communiqué du samedi matin 29 août, il fallait se rendre à l'évidence : tout le nord de la France était envahi. De Mons à Verdun, notre armée, insuffisante en nombre et en armement, et malgré l'admirable conduite de nos soldats et des succès partiels, avait été dans l'impossibilité de refouler les deux millions de Germains qui, depuis quarante-quatre ans, préparaient notre ruine, et qui, à travers la Belgique et le Luxembourg, avaient franchi nos frontières. Tout notre front avait reculé en bon ordre, mais poursuivi l'épée dans les reins par l'ennemi. Les Teutons se répandaient sur

---

(1) Ce mémoire a été étudié et analysé par le général Maitrot dans son livre sur *Nos frontières de l'Est et du Nord* (Paris 1913). Voici le passage caractéristique de von Moltke dont il s'agit ici :

« Si nous trouvions — écrit-il à propos de la ruée sur Paris par la Belgique qu'il suppose réalisée — l'armée française rassemblée dans la région de Reims, *il nous faudrait aussitôt nous détourner de la direction de Paris*. Nous attaquerions les Français *derrière l'Aisne*, et, disposant de la supériorité du nombre, nous les battrions et les rejetterions au delà de la Marne, de la Seine, de l'Yonne et enfin derrière la Loire. *Alors, nous pourrions marcher sur Paris.* »

Et plus loin, il maintient encore qu'avant de viser la capitale, l'offensive doit avant tout viser l'armée française.

notre territoire comme une nuée de sauterelles malfaisantes, et la ruée sur Paris s'accomplissait.

A notre aile gauche, laquelle couvrait principalement la grande ville, la situation était particulièrement critique. L'armée de von Kluck, comme nous l'avons vu, s'avançait à une allure désordonnée, sans repos ni trêve. Déjà ses avant-gardes avaient passé la Somme. Partout on signalait les pointes de ses patrouilles.

En présence de cette course effrénée de l'aile droite ennemie qui, très en avance sur son centre encore au-dessus de Laon, disloquait la ligne de combat et y créait de larges fissures, il nous était impossible de faire rétablir notre front pour une offensive générale. C'est alors que le généralissime Joffre résolut de remettre cette offensive au moment où l'ennemi serait arrivé au-dessous de la Marne et où nous pourrions l'attaquer avec toutes nos forces appuyées, d'un côté sur le camp retranché de Paris, de l'autre sur Verdun et les Vosges. Il fixa, sauf imprévu, l'extrême limite du mouvement de retraite à une ligne *Bray-sur-Seine*, *Nogent-sur-Seine*, *Arcis-sur-Aube*, *Vitry-le-François* et le nord de *Bar-le-Duc*.

Telle était à peu près la situation au moment où l'aile marchante allemande venait de pénétrer dans le département de l'Oise, lequel allait être le théâtre des derniers combats de la retraite et des premiers faits d'armes de la victoire de l'Ourcq et de la Marne.

II

Sur la route d'Amiens à Paris : Saint-Just-en-Chaussée, Clermont, etc...

Les Allemands de von Kluck arrivaient par les deux rives de l'Oise, mais surtout d'*Amiens*, par la rive droite. De ce côté, le flot de l'invasion se répandait en plusieurs colonnes.

L'une de ces colonnes, formant l'extrême droite allemande, descendait la route nationale de Dunkerque à Paris par *Amiens* et se dirigeait à marches forcées vers *Creil*. Autant qu'on peut être renseigné au moment où ces lignes sont écrites, cette route paraît avoir été le point le plus extrême de l'invasion à l'ouest de notre territoire. Quelques patrouilles et quelques traînards se montrèrent seuls, à droite de cette route, dans la direction de *Beauvais*.

Le 30 août au matin, le général Maunoury, arrivé la veille avec de nombreuses unités françaises venant du front d'Alsace (1), était encore à la mairie de *Saint-Just-en-Chaussée* avec son état-major. Mais, dans l'après-midi, il fallut battre en retraite devant la poussée de l'ennemi, et, dès le lundi 31, les éclaireurs allemands se montrèrent aux abords de *Saint-Just*. Ils y entrèrent le mardi 1er septembre dans l'après-midi. Des régiments d'infanterie allemande —

---

(1) On prétend qu'à Clermont il passa pendant plusieurs jours plus de cinquante trains quotidiens amenant ces troupes.

parmi lesquels le 72e — défilèrent toute la nuit du mardi au mercredi et toute la journée du jeudi 3, se dirigeant sur *Clermont*. Ce défilé continua les jours suivants, mais par petits détachements.

Partout, d'ailleurs, les envahisseurs étaient précédés par les populations qui fuyaient, affolées. Sur cette route de Paris à Dunkerque, l'exode s'accéléra dès le 28 août, augmenté par les récits des réfugiés de la Flandre et du Nord qui traversaient continuellement *Saint-Just-en-Chaussée*. Ce jour-là, 28 août, un automobiliste venu d'*Ercheu* sema l'épouvante à *Clermont* par ses récits de massacres, de fermes incendiées, etc. Le dimanche 30, cet exode devint une vraie panique. De longues caravanes de réfugiés, lamentable cortège de misères et de ruines, encombraient la route, répandant la désolation et la terreur sur leur passage.

A *Clermont*, dès le dimanche 30 août, on vit repasser les premières unités françaises et notamment un convoi d'autobus transportant des chasseurs alpins. Le lendemain 31 août, des troupes françaises passent encore, se repliant vers le sud pour rejoindre le gros de l'armée Maunoury. Elles sont harassées. Toute la journée du 1er septembre et la nuit suivante, d'autres unités françaises défilent sans cesse en bon ordre, faisant retraite vers Paris. L'après-midi part le dernier train civil emmenant des fuyards. Au crépuscule, un taube survole la ville; on essaie en vain de l'abattre. Vers 7 heures du soir, les soldats du génie font sauter les voies du chemin de fer. Deux corps d'armée de l'armée Maunoury, sous les ordres du général de Vil-

laret, cantonnent encore cette nuit-là à Clermont. Ils ont ordre de tenir jusqu'au lendemain matin, mercredi, 2 septembre.

Dans la nuit, vers 3 heures, l'infanterie commence son mouvement de retraite. A 6 heures du matin, l'artillerie, qui avait pris position autour de la ville, se replie à son tour en bon ordre (1). Les Allemands sont à *Fitz-James*. Ils envoient quelques obus sur la ville, pour tâter le terrain. On ne leur répond pas. Ils s'avancent alors et entrent en ville. Quelques chasseurs à cheval, restés pour protéger la retraite, échangent des coups de feu avec les avant-gardes ennemies. Il est 7 h. 30 du matin. Les Allemands commencent à pénétrer dans la ville du côté de Fitz-James et aussi par la route de Mouy (2), tandis que les chasseurs reculent en tiraillant vers le sud. A 10 heures, ils disparaissent dans la direction de Creil.

Alors commence à travers Clermont l'interminable défilé de l'ennemi, par les rues d'Amiens, des Fontaines et de Paris. Ce défilé dura toute la journée du 2, la nuit suivante et encore toute la journée du jeudi 3 septembre. M. Saindenis, maire, ses deux adjoints, MM. Vaillant et Noël, aidés par d'autres bons citoyens, eurent une très ferme attitude et évitèrent de

---

(1) On a prétendu que, le 1er septembre, des batteries avaient été mises en position sur le mont Catenoy pour balayer la plaine. Je n'ai pu vérifier le fait.

(2) M. Gardebois, ancien brigadier de gendarmerie et receveur d'octroi rue d'Amiens, fut saisi et placé devant les Allemands, comme pare-à-balles, jusqu'à la place Saint-André. A Béthencourt, il en fut de même de MM. Wermelinger et Cabaret.

plus grands malheurs. Mais ils ne purent empêcher Clermont de souffrir beaucoup. Suivant leur habitude constante, les Allemands pillaient, sans arrêter leurs colonnes, les maisons devant lesquelles ils passaient, et faisaient des acquisitions « à la foire d'empoigne ».

Ces Allemands étaient, croit-on, des Saxons, troupes fraîches qui ne s'étaient pas encore battues. Ceux des soldats qui baragouinaient quelque peu notre langue, raillaient en passant les Clermontois, criant : « Nous jamais vu Français... Français toujours partis... Où sont donc Français ? France vaincue... Dans trois jours Paris... Jolies Parisiennes... »

Puis, se lançant dans de plus hautes conceptions politiques, ils ajoutaient :

« La République f..... Dans un mois, notre kronprinz roi de France. »

Tout cela est déjà bien loin, et il est probable que la plupart des pauvres diables qui jetaient à la face des habitants de Clermont ces impertinentes bravades les 2 et 3 septembre 1914 engraissent maintenant de leur dépouille les bonnes terres du Valois et de la Brie; mais ces vantardises sont à recueillir — quand elles sont bien authentiquement prouvées — pour montrer quelle était alors la mentalité du soldat allemand. C'est de l'histoire prise sur le vif... et, heureusement pour nous, de l'histoire ancienne.

Le vendredi 4 septembre, le flot de l'invasion avait cessé de couler à travers Clermont. Il n'y restait qu'une garnison de 250 hommes et 30 blessés. Inutile d'ajouter que leurs exigences gastronomiques étaient

à la hauteur de leur appétit : à ceux qui logeaient à l'hôpital il avait fallu six repas par jour !

Ils devaient occuper la ville jusqu'au 10 septembre. Ce jour-là, le gros partit pour Compiègne, à 3 heures, avec les blessés; mais les voitures d'ambulance revinrent pleines vers 10 heures du soir, la colonne ayant été attaquée en route. Le dernier poste resté en arrière prit, le 11, le chemin de Montdidier et, le lendemain, samedi 12, une patrouille de quatre cuirassiers français entra dans la ville. Depuis ce jour, Clermont-de-l'Oise n'a plus vu d'Allemands, si ce n'est les blessés restés entre nos mains dans son hôpital et qui furent naturellement bien soignés.

En se dirigeant de Saint-Just sur Clermont, les envahisseurs laissèrent partout — cela va sans dire — des traces de leur passage, notamment à *Argenlieu* et à *Airion*, où leurs éclaireurs pillèrent les 1er et 2 septembre.

Le 1er au matin, des espions étaient venus dans la première de ces localités, déguisés, les uns en officiers français montés dans une automobile, les autres en colporteurs arabes. Démasqués par un employé de la compagnie des tramways parisiens, M. Legent, réfugié dans ce village avec sa famille, ils avaient promis de se venger. Le lendemain mercredi, en effet, ils revinrent en force, et, pendant que leurs troupes défilaient, ils saisirent le malheureux, le collèrent le long d'un mur et le fusillèrent sans autre forme de procès, sous les yeux de sa femme et de sa fille âgée de 18 ans.

A *Avrechy*, toujours le mardi 1er septembre, des

escarmouches se produisirent au nord du territoire entre les arrière-gardes françaises et des patrouilles de uhlans. Une de ces patrouilles fut mise à mal par nos soldats, grâce à la présence d'esprit et à la patriotique initiative d'une jeune fille de 16 ans, fille d'humbles rempailleurs de chaises, Mlle Clotilde Brouay, qui a fait elle-même à la *Gazette de l'Oise* le récit de son acte dans les termes suivants :

« Le 1er septembre, vers 7 heures du soir, je me rendais au-devant de mon père au Metz lorsque, dans la traversée du pays, à l'intersection de la route d'Argenlieu, je vis venir un groupe de quatorze cavaliers que je pris d'abord pour des Anglais, mais qui étaient en réalité des uhlans. Je m'effaçai contre la maison de Mme Barbé, débitante, pour les laisser passer, lorsque l'un d'eux, un jeune officier qu'on m'a dit plus tard être le duc de Posen (?), m'interpella :

— N'ayez pas peur, me dit-il.

» Je lui répondis :

— Je n'ai pas peur non plus.

— Y a-t-il des soldats français dans le pays ?

— Non, il y a quelque temps qu'on n'en a vu...

— C'est bien vrai ?

— Je vous l'assure, vous pouvez continuer votre route.

— Si vous ne dites pas la vérité, on reviendra.

» Pendant cette conversation, un des cavaliers me tenait le bout de sa lance appliqué sur la poitrine, mais je n'ai pas eu peur. Je savais parfaitement que les Français n'étaient pas loin, puisque je les avais

aperçus, dans l'après-midi, aux environs de Bizancourt et de la gare d'Avrechy. Mais, vous comprenez, j'étais contente de jouer un bon tour aux Prussiens. Je n'ai pas trop mal réussi puisque, sur quatorze, quatre ont été tués et trois autres blessés à Airion. »

Et la jeune fille ajoutait, comme conclusion :

« Vous comprenez, c'est autant de moins qui tueront mon frère... »

Parmi les tués qui furent enterrés dans le cimetière d'Airion se trouvait le jeune officier commandant la patrouille et que la jeune Brouay appelait le duc de Posen. Agé de 23 ans environ, grand, imberbe, distingué, c'était dans tous les cas un personnage d'importance, à en juger par les regrets qu'exprimèrent les prisonniers restés aux mains des nôtres et par les salves d'honneur qu'ils demandèrent l'autorisation de tirer sur sa tombe.

Il est bien heureux pour la brave enfant et pour son village que les survivants de la patrouille n'aient pas eu le temps de revenir à Avrechy, ou aient été pris un peu plus loin par les artilleurs français qui occupaient encore Airion. Bientôt, d'ailleurs, le flot recommença à rouler vers *Creil* où nous le retrouverons tout à l'heure.

III

De Montdidier à Pont-Sainte-Maxence

Pour le moment, il nous faut revenir un peu en arrière, vers une autre colonne ennemie qui avait suivi la route départementale de Montdidier à Pont-Sainte-Maxence, rejoignant la grande route nationale de Flandre (de Paris à Lille) un peu au sud d'Estrées-Saint-Denis, au Bois-de-Lihus.

Un essai de résistance à la poussée allemande venant de Montdidier avait eu lieu plus au nord, à *Tricot.*

Dans la nuit du 29 au 30 août et dans la matinée du 30, des troupes françaises, assez nombreuses, étaient arrivées dans ce village avec l'ordre de retarder la marche de l'ennemi. Elles s'étaient portées au nord et au nord-est, vers *Courcelles - Epayelles*, tandis que l'artillerie qui leur était jointe prenait position en deux groupes, en arrière de *Tricot*, sur la colline de *Coivrel* et sur la route de Tricot à Méry.

On s'attendait à un combat sérieux dont Tricot eût été le centre, lorsque, dans l'après-midi du 30, un contre-ordre arriva, et les troupes françaises postées au nord se replièrent sur Tricot et firent sauter le pont du chemin de fer et quelques parties de la ligne ferrée d'Amiens à Compiègne. Puis, après avoir cantonné dans le village la nuit du 30 au 31, ces unités battirent en retraite le lendemain à l'aube.

A 11 heures, il n'y a plus un soldat français à Tri-

cot et les Allemands y font leur entrée l'après-midi du même jour. Inutile d'ajouter qu'ils pillent et dévastent toutes les maisons, faisant, en quelques heures, un dégât estimé à 400.000 francs. Puis le défilé commence et dure sans discontinuer pendant deux jours et deux nuits.

Les colonnes principales dont nous venons de parler étaient reliées par de fortes patrouilles transversales inondant tout le pays.

C'est ainsi que le lundi 31 août, vers 2 heures de l'après-midi, des Allemands arrivèrent à *Montigny-Maignelay*, venant de Tricot, sur la route de Montdidier à Pont-Sainte-Maxence. Ils pillèrent des maisons et tuèrent quelques traînards français qu'ils surprirent. Le même jour, ils commirent plusieurs assassinats : à *Crèvecœur-le-Petit*, celui d'un garçon de 17 ans, Lucien Picard, et celui d'un pauvre domestique de ferme de 54 ans, nommé Chatelin. Ils saccagèrent et incendièrent ce village, dont le maire, M. Aimé Audefroy, se conduisit très courageusement et fut cité à l'ordre du jour. Leurs troupes y défilèrent pendant trois jours entiers.

A *Wacquemoulin*, le maire, M. Louis Capron, fut collé au mur et menacé d'être fusillé avec dix autres habitants, parce que quelques-uns de ses administrés avaient houspillé, le 31 août, un jeune uhlan égaré dans la commune. Grâce à son attitude, M. Capron en imposa à ses bourreaux et fut délivré par le brusque départ des Allemands le 1er septembre.

Les mêmes violences eurent lieu à *Ferrières*, aussi dans le canton de Maignelay, évacué par les Français

le dimanche 30 août, et où, le lendemain, deux vieillards furent brûlés dans leur maison, trois autres maisons incendiées et tout le village pillé.

Toutes ces troupes allemandes se dirigeaient vers *Pont-Sainte-Maxence;* mais, trouvant le pont détruit, elles longèrent la rive droite jusqu'à *Creil.*

A *Sains-Moranvillers* et à *Brunvillers-la-Motte*, toujours dans le même canton, on vit seulement, les 31 août et jours suivants, des patrouilles de hussards allemands destinées probablement à maintenir la liaison entre les gros des troupes qui défilaient parallèlement sur les deux grandes routes. A *Ravenel*, les Allemands se montrèrent le mardi 1er septembre; ils firent irruption dans ce village à 7 heures du matin et le pillèrent. Sous un prétexte futile, ils se saisirent de M. Thomas, surveillant du tramway de Crèvecœur à Estrées-Saint-Denis, l'emmenèrent attaché au cheval d'un uhlan et le traînèrent ainsi cruellement jusqu'à *La Neuville-Roy* (1).

A *Maignelay* même, le chef-lieu de canton, situé sur une voie transversale, l'ennemi parut, venant de Crèvecœur-le-Petit, le 31 août. Un piquet de garde fut installé et y demeura jusqu'au 12 septembre. Les sept hommes qui le composaient encore à cette date furent enlevés alors par une de nos autos-mitrailleuses montée par des dragons, qui firent en même

(1) L'assassinat, dans cette commune de Ravenel, d'un passant inoffensif nommé Villette, assassinat raconté dans le *Rapport officiel de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes*, ne fut perpétré que lors de leur retraite, le 13 septembre.

temps prisonniers une dizaine de blessés abandonnés à l'école des filles où ils étaient soignés.

Ces opérations de liaison entre les principales colonnes se continuaient plus bas sur toute la ligne. C'est ainsi qu'à *Nointel*, entre Clermont et Pont-Sainte-Maxence, parut, le 2 septembre, 3 heures de l'après-midi, venant de Catenoy, une patrouille cycliste. Un gros défila le lendemain 3 septembre par cette même route, se dirigeant sur Pont, suivant le mouvement général qui entraînait déjà toute l'armée allemande vers l'Est.

Ainsi, le réseau de l'invasion se resserrait de plus en plus.

A l'ouest de la route de Dunkerque à Paris, par où descendait vers Creil la colonne de droite de von Kluck, l'ennemi se couvrait également par des reconnaissances à grande portée et par de rapides patrouilles qui tuaient et rançonnaient à l'occasion. C'est ainsi qu'à *Nourard-le-Franc* et au *Mesnil-sur-Bulles* (canton de Saint-Just), des traînards de ces reconnaissances commirent plusieurs assassinats le 3 septembre — entre autres celui de M. Queste, professeur au lycée d'Amiens — et allumèrent quelques incendies volontaires (1).

Plus au sud, dans la direction de Creil à Beauvais, ces pointes excentriques des Allemands sur leur extrême flanc droit ne paraissent pas avoir dépassé *Mouy*.

---

(1) Voir : *Rapport officiel de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes.*

Le 30 août, de nombreuses troupes françaises étaient passées dans ce bourg, et l'état-major du 7e corps d'armée y avait cantonné. Cet état-major avait abandonné Mouy le mercredi 2 septembre au matin, coupant les communications télégraphiques et emmenant tous les employés de la gare et des postes, les gendarmes, les percepteur, receveur d'enregistrement, etc... Le vendredi 4, une patrouille allemande passa; et il y en eut ainsi jusqu'au 9. Ce jour-là, ils vinrent encore ordonner une réquisition, mais ils n'eurent pas le temps de revenir en prendre livraison. Une auto-mitrailleuse française, montée par des cuirassiers, les en empêcha. Depuis ce jour-là, Mouy ne revit plus d'ennemis et fut débarrassé, de même que Clermont, Mello, Creil et le voisinage.

Revenons maintenant à la marche des colonnes principales de l'invasion et à la route de Montdidier à Pont-Sainte-Maxence, que nous avons quittée tout à l'heure, au moment de l'évacuation de Tricot.

Ce chemin de Montdidier à Pont rejoignant la grande route de Flandre un peu au-dessous d'Estrées-Saint-Denis, la ruée des Allemands gagna bientôt cette région. Le 1er septembre, à 9 heures du matin, des uhlans apparurent au *Bois-de-Lihus* et poussèrent jusqu'à *Blincourt*.

A ce moment encore, cependant, *Estrées-Saint-Denis* était, paraît-il, occupé par des détachements français qui se retirèrent seulement le 3 septembre au matin, devant des unités allemandes beaucoup plus nombreuses qui se dirigeaient vers Chevrières et Verberie. On raconte même qu'un détachement de

hussards français, placé en vedette sur une petite colline dominant les environs et dissimulé dans un petit bois appelé Bouquet de la Vallée, faillit être enlevé par l'ennemi. Pour lui échapper, nos hussards abandonnèrent leurs chevaux avec tout leur harnachement, après les avoir attachés aux arbres. Il y avait là dix-huit chevaux qui furent, avec beaucoup de courage et de danger, ramenés à Estrées, cachés puis remis à l'autorité militaire par M. Douvry, maire-adjoint.

Il ne faut pas s'étonner de trouver à chaque instant, dans cette retraite précipitée, des troupes appartenant aux deux armées ennemies enchevêtrées les unes dans les autres. Ce serait se tromper grossièrement de croire que les envahisseurs s'avançaient sur une ligne régulière et poussaient devant eux nos soldats sur un front toujours parallèle. Malgré l'organisation et la discipline des Allemands, la rapidité de leur poursuite ne leur permettait pas toujours et partout de garder leurs distances et créait fatalement des fissures. Leurs unités allaient plus ou moins vite, suivant les difficultés du terrain, les nécessités du ravitaillement et le plus ou moins de résistance qu'ils rencontraient. Par moment et par endroit, c'était un véritable « mêli-mêlo » de l'avant-garde allemande et des arrière-gardes françaises. Des unités alliées se trouvaient, sans s'en douter, en arrière de la ligne ennemie. Il n'est donc pas rare de constater la présence d'Allemands dans des localités au sud d'autres encore occupées le lendemain ou le surlendemain

par les Français ou les Anglais, comme nous le voyons ici à Estrées-Saint-Denis.

Le défilé des Allemands se dirigeant vers *Arsy* à travers ce bourg dura toute la journée du 3 septembre. C'étaient évidemment des troupes de seconde ligne, car, depuis quarante-huit heures déjà, de grosses unités, venant par la route de Montdidier, avançaient à marches forcées vers Pont-Sainte-Maxence et Creil. Il est probable que c'est une partie de ces troupes qui, après avoir traversé Estrées, passa par Grand-Fresnoy, pour gagner ensuite les bords de l'Oise par Longueil-Sainte-Marie et Chevrières.

A *Grand-Fresnoy*, il s'en fallut de peu que les deux corps d'armée qui y défilèrent, de 10 heures du matin à 11 heures du soir, sans une minute d'arrêt, n'y commissent des dégâts et même des crimes irréparables. Des renseignements particuliers nous permettent de faire revivre cette scène, qui est un bon échantillon des procédés teutons :

Grand-Fresnoy était occupé depuis la veille au soir par de la cavalerie anglaise et française. Celle-ci, surprise par l'avalanche subite de l'ennemi dans la matinée, n'eut que le temps de sauter à cheval et de battre en retraite à toute vitesse. Bien entendu, les Allemands surent immédiatement que des cavaliers alliés étaient là peu de minutes auparavant, et leur premier acte fut de se porter vers l'église pour monter au clocher et tirer de là sur les fuyards.

Ici je laisse la parole à M. l'abbé Lamarre, curé de Grand-Fresnoy, au sang-froid duquel cet épisode fait le plus grand honneur.

« Je me trouvais dans la rue, dit le curé. Immédiatement, un général (?) prussien saute de cheval, m'arrête et me demande de lui donner la clef du clocher. Heureusement, Dieu a voulu que je conserve mon sang-froid et que je pense à nos chers soldats dont je venais de serrer la main deux minutes auparavant. Alors, froidement, je réponds :

— Monsieur, je n'ai pas cette clef.

« Ce qui était vrai, d'ailleurs, car elle était au presbytère et non dans ma poche.

» Ici un abominable juron du barbare, qui me dit ensuite en bon français :

— Ils sont tous comme cela, ces curés français... Mais je vous dis, moi, que vous allez immédiatement me donner cette clef, sinon je fais sauter ce clocher et votre église... D'ailleurs...

» Il sort son revolver et me le met sur la poitrine... Tout en faisant mon acte de contrition, je réponds :

— Tuez-moi si vous voulez; mais cela ne fera pas venir la clef...

» Je ne sais ce qui s'est passé alors dans la tête dure de l'Allemand, mais il remit son revolver dans sa gaine et me dit :

— Mais qui donc a la clef ?

— Le sonneur.

— Où est le sonneur ?

— Je l'ignore.

— Où demeure-t-il ?

— Je vais vous l'indiquer.

— Allons...

» Nous voilà partis chez le sonneur qui était caché

dans sa cave. On le cherche, on le trouve, on l'amène au clocher avec sa clef. Il tremblait tellement, le malheureux, qu'il ne pouvait venir à bout d'ouvrir la porte.

» Pendant tous ces pourparlers qui n'avaient rien d'amical, il s'était passé un bon quart d'heure et nos Français et Anglais étaient loin. La porte ouverte, le général fit monter avec lui une dizaine de ses meilleurs tireurs; mais, en arrivant en haut, le brouillard aidant, malgré sa jumelle, il ne vit plus trace de cavaliers.

» Il redescendit furieux et me fit garder à vue pendant quatre heures. Cela eut du reste un bon résultat, car la garde, postée à ma porte ouverte, baïonnette au canon, empêcha les autres Boches d'entrer chez moi... »

Le flot s'écoula, d'ailleurs, vers Chevrières, et l'abbé Lamarre ne revit plus son prétendu général.

IV

De Saint-Quentin à Noyon et à Compiègne

Voyons maintenant ce qui se passait dans la vallée de l'Oise proprement dite. Sur les deux rives du fleuve des masses ennemies se dirigeaient à marches forcées sur *Compiègne*.

Les derniers combats qui avaient eu lieu au nord de cette ville étaient du 29 août. Ce jour-là, la cavalerie anglaise et la cavalerie allemande, toutes deux soutenues par de l'artillerie, s'étaient affrontées. Les Anglais venaient de Saint-Quentin. La lutte dura pendant deux heures et demie à *Golancourt*, à *Berlancourt* et en avant de *Guiscard*. Des mitrailleuses venues de Ham arrivèrent à la rescousse, puis des canons anglais postés en avant de la maison Poiret, vers Berlancourt. Peu après, les canons anglais se replièrent, et les canons allemands prirent leur place. Un duel d'artillerie eut lieu par-dessus Guiscard, qui reçut plusieurs obus et des volées de mitrailleuses. Il y eut 15 à 20 blessés de chaque côté.

Le même jour, 29 août, le dernier train emmenant des civils quittait *Noyon;* dans la nuit suivante, à 4 heures du matin, les derniers ponts sur l'Oise avaient sauté et, dans la matinée du même jour, une patrouille de uhlans entrait dans la ville et, pour s'entretenir la main, massacrait un homme dans la rue.

Le gros les suivait de près; les réquisitions, les pillages et les orgies commençaient; l'archiprêtre, le sé-

nateur-maire, M. Noël, et d'autres bons citoyens étaient emmenés à pied et à coups de crosse vers Chiry, et, jusqu'au 2 septembre, les troupes d'invasion passaient sans discontinuer (1).

Une partie de ces unités descendait dans la direction d'*Attichy* et de *Vic-sur-Aisne*, par *Carlepont*, *Tracy-le-Mont*, *Tracy-le-Val*, et aussi par *Nampcel* et *Autrèches*.

Dans plusieurs de ces localités, ainsi qu'à *Dreslincourt*, beaucoup d'habitants mâles furent emmenés prisonniers en Allemagne. Quant aux femmes, un certain nombre, ayant entendu dire qu'en 1815 et en 1870 les gens qui s'étaient réfugiés dans les grandes carrières des falaises de l'Oise et de l'Aisne avaient été épargnés, s'empressèrent d'y chercher un asile. Mais les malheureuses y furent prises par les Allemands qui s'y installèrent, les forçant, la nuit, à cohabiter avec eux, et, le jour, à s'occuper de leur faire leur cuisine, leur lessive et leur raccommodage et les envoyant aux provisions, en gardant leurs enfants en otages ! Ce supplice infernal dure encore !

Carlepont, nœud de bonnes routes conduisant, vers le sud, à Compiègne et à Soissons et, vers le nord, à Noyon, Chauny et Saint-Quentin, devait être, malheureusement pour lui, l'objet d'une attention particulière de la part des envahisseurs. Son château, ancienne maison de plaisance des évêques de Noyon,

---

(1) Entre autres documents sur l'occupation de Noyon à cette époque, voir le journal d'une jeune infirmière, Mme M. d'Armagnac : *Huit mois dans les lignes allemandes*, publié dans la *Revue hebdomadaire* des 21 et 28 août 1915.

pairs de France, et reconstruit en 1762 par Mgr de la Cropte de Bourzac, occupe avec ses grandes terrasses une position dominante et commande ces routes. Ce château avait été complètement restauré en 1905 et 1906, et magnifiquement meublé par son propriétaire actuel, M. Victor de Marcé, qui l'avait transformé en ambulance. Cette bienfaisante destination ne devait pas le faire épargner par les Teutons.

A peine arrivés à Carlepont, les Allemands venus de Noyon firent sortir de leurs maisons soixante-dix personnes, hommes, femmes et enfants, et les poussèrent devant eux pour leur servir de bouclier contre les zouaves qui occupaient encore l'autre bout du village. Les malheureux civils, massés par leurs bourreaux devant la grande grille du château, y restèrent toute la journée exposés aux projectiles. Heureusement nos soldats ménagèrent ces infortunés Français, dont quelques-uns seulement furent atteints et, le soir venu, ils battirent en retraite, suivant l'ordre général de toute l'armée anglo-française (1).

---

(1) C'est seulement au retour de nos troupes, lors de notre reprise de l'offensive, que Carlepont devint l'enjeu de terribles combats. Bien que cela soit en dehors de notre sujet, nous dirons quelques mots dans cette note, d'après des renseignements particuliers, de ces combats qui eurent une importance considérable, puisque c'est en s'accrochant vigoureusement à Carlepont que les Allemands arrêtèrent net la poursuite de nos troupes victorieuses et purent maintenir la ligne qu'ils occupent encore en cet endroit.

C'est le 14 septembre que les Français, chassant devant eux les soldats de von Kluck, arrivèrent au sud de Noyon. L'ennemi, surpris d'abord, tint bon à Carlepont dont le château fut pris et repris sept fois au cours des journées suivantes. Les Allemands avaient garni les toits et les balcons de mitrailleuses. Il y eut, dans l'intérieur du château et jus-

Pendant ce temps, d'autres groupes d'Allemands avançaient vers *Nampcel* et *Autrèches*, qu'ils occupaient. Cette dernière localité donna même au « bluff » germanique l'occasion de s'exercer d'une manière tout à fait inattendue et assez comique :

Le *Hamburger Fremdenblatt*, rendant compte, en janvier 1915, des hauts faits des armées teutonnes et parlant de l'occupation de ce village de l'Oise, écrivait sans sourciller : « Autrèches est une localité dans le département d'Indre-et-Loire, arrondissement de Châteaurenault », manière discrète et sans prétention d'indiquer à ses lecteurs que les armées allemandes avaient dépassé Tours. Il est fâcheux que les hâbleurs hambourgeois n'aient pas trouvé d'Autrèches dans l'Ariège : ils n'auraient pas manqué de signaler

---

que dans les plus petits réduits, des corps à corps à la baïonnette. Pendant cette lutte acharnée une aile du château contenait encore de malheureux blessés, français pour la plupart, soignés par M. André Ballu, médecin-major, dont la belle conduite fut l'objet d'une citation à l'ordre du jour. Enfin, des renforts arrivant continuellement de Noyon eurent raison des efforts héroïques de nos zouaves et de nos coloniaux, qui furent obligés de reculer, le 18 septembre, après un dernier combat où ils furent repoussés à la ferme Mériquain, entre Carlepont et Pontoise.

Au moment de ce recul, un de nos régiments d'artillerie faillit être pris près de Caisnes. Un soir, après une lutte meurtrière, les Allemands, exténués, étaient arrivés au hameau de l'Aigle, à deux kilomètres à l'est de Carlepont, vers Caisnes. Nos artilleurs, campés dans la plaine au nord du village, étaient ainsi coupés de leur gros. Heureusement, leur colonel ne perdit pas sa présence d'esprit. Il fit immédiatement entourer de paille les roues de ses attelages et, au prix d'efforts surhumains, le régiment, ses voitures et ses canons purent passer de nuit par un chemin de terre entre l'Aigle et les bois de Caisnes, à 200 mètres du hameau, sans éveiller l'attention de l'ennemi, et rentrèrent dans nos lignes

à leurs lecteurs que leurs avant-gardes touchaient les Pyrénées !

Revenons à des choses malheureusement plus sérieuses.

Le 28 août, le maréchal French était arrivé à *Compiègne*, où il avait installé son quartier général au château. La ville était remplie de troupes anglaises. Le 29, la Banque de France fut évacuée, la recette des finances et la poste fermées; presque tous les fonctionnaires partirent. Le 26 déjà, le matériel d'aérostation des Anglais avait été dirigé sur l'aérodrome de La Vidamée, près de Senlis, en même temps qu'on voyait passer à travers la ville une interminable file d'automobiles militaires belges se dirigeant vers Le Havre.

Le 29 août, dans l'après-midi, le généralissime Joffre arriva à son tour à Compiègne pour conférer avec le maréchal French et lui exposer la nouvelle situation des armées. Sans être dans le secret des dieux, il n'est pas téméraire de penser que cette en-

---

entre Tracy-le-Mont et Moulin-sous-Touvent, près la ferme de Quennevières.

Désormais seuls maîtres de Carlepont, les Allemands s'y sont très fortement retranchés, ainsi qu'à Tracy-le-Val et à Bailly. Le château, méthodiquement déménagé pendant trois semaines par des camions qui menaient chaque jour à la gare de Noyon, en route pour Cologne et au delà, les meubles anciens, tableaux, objets d'art, tapisseries, etc., a été transformé en une véritable forteresse. Ce qui restait de la population de ce grand village de 1.200 âmes a été emmené prisonnier en Allemagne et n'a été, depuis, que partiellement rapatrié en France, et surtout dans le département de la Nièvre, où les pauvres gens attendent, miséreux et désolés, la délivrance de leurs foyers dévastés.

trevue eut une importance capitale pour le développement des événements qui suivirent.

Le 30, le 13e régiment d'infanterie territorial et l'escadron de dépôt du 5e dragons, seules troupes restant à Compiègne, quittaient la ville et, dans l'après-midi du même jour, l'état-major anglais se dirigeait vers Villers-Cotterets. C'était le mouvement de l'armée anglaise vers le sud-est qui commençait.

Compiègne était abandonné. L'ennemi n'avait plus qu'à arriver. Il approchait, d'ailleurs, rapidement par le nord.

Le même dimanche 30 août, les derniers Anglais en retraite avaient fait sauter, à Noyon, les ponts et les voies du chemin de fer. Les Allemands les suivaient de près, puisque le même jour ils étaient signalés à *Noyon* et à *Ribécourt* et que le 31 ils occupaient *Pimprez*, *Machemont*, *Monmacq* et *Le Plessis-Brion*. Le curé d'une de ces paroisses, M. D..., en l'absence du maire et de l'instituteur mobilisés, montra un courage admirable.

Ce même jour, ils arrivèrent à *Choisy-au-Bac*, à 3 kilomètres de Compiègne, où ils devaient incendier volontairement, le lendemain et le surlendemain, quarante-cinq maisons, sous le prétexte absolument faux qu'on avait tiré sur eux. « Avant de mettre le feu, — dit à ce propos le *Rapport officiel de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes*, — ils se sont livrés, en présence de leurs officiers, à un pillage général, dont le produit a été emporté dans des voitures volées aux habitants. Deux médecins militaires, portant le brassard de la Croix-Rouge, ont pillé eux-

mêmes la maison de la dame Binder. Un vieillard, M. Troquist, avait été brûlé dans sa maison. Un sieur Morel, ouvrier menuisier, étant dans son jardin, a reçu d'un soldat qui passait sur la route un coup de fusil qui l'a atteint à l'aine. Il est mort le lendemain. Quatre jeunes gens ont été pris comme otages et emmenés le 8 septembre. L'un d'eux a pu s'échapper. Son camarade, René Leclerc, a, dit-on, été fusillé à Besmé (Aisne). Quant aux deux autres, on ne sait ce qu'ils sont devenus. »

Le lundi 31 août encore, à *Monchy-Humières*, des dragons ennemis, venant de Montdidier par la route d'Abbeville (n° 35), passaient dans la rue du village. Les habitants, poussés par la curiosité, regardaient silencieusement défiler l'ennemi. Tout à coup, un officier croit entendre le mot : Prussien. Il fait sortir des rangs trois dragons et leur ordonne de tirer dans le groupe d'où le mot était parti. Résultat de cette inconcevable brutalité : une petite fille de 4 ans blessée, un sieur Grandvalet l'épaule droite traversée, le jeune Gaston Dupuis tué !

Citons encore le lâche assassinat commis de sang-froid, à *Marquéglise*, sur quatre jeunes gens, deux Français et deux Belges, par un officier supérieur allemand (*Rapport officiel de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes*) et arrivons à l'occupation de *Compiègne*.

V

Occupation de Compiègne

Dans l'après-midi du lundi 31 août, une division de cavalerie allemande, — à laquelle appartenaient les dragons meurtriers de Monchy-Humières, — soutenue par de l'artillerie, occupait *Margny* et braquait sur la hauteur des canons contre Compiègne.

La veille, les derniers Anglais qui avaient quitté la ville dans la direction de Crépy-en-Valois ou de Senlis, avaient laissé une arrière-garde, laquelle, le lundi matin, vers 11 heures, avait fait sauter le vieux pont de pierre datant de Louis XV et reliant les deux rives de l'Oise. Quelques instants après, le pont de fer du chemin de fer de Soissons avait sauté à son tour.

Des officiers parlementaires passèrent donc l'Oise dans une barque conduite, dit-on, par deux espions déguisés en soldats anglais. Eux-mêmes, d'abord pris pour des officiers alliés par la foule, mais bientôt reconnus, faillirent être maltraités. Protégés par quelques citoyens courageux et menés à l'hôtel de ville, ils sommèrent la municipalité de rendre la ville et d'en apporter les clefs à leur chef.

Mais, pendant ce temps, une autre colonne d'infanterie allemande, moins protocolaire et moins amie des formes archaïques, entrait dans Compiègne par la porte de Soissons. Cette colonne avait passé

l'Aisne à Choisy-au-Bac, dont le pont n'avait pas été detruit.

De leur côté, d'ailleurs, les occupants de la rive droite eurent bientôt fait de rétablir un pont provisoire à l'aide d'une rame de péniches venues d'amont à la dérive, tellement à point qu'on y vit une combinaison de l'espionnage teuton, et donna ainsi la main à la colonne entrée par la vallée de l'Aisne.

Les Allemands paraissaient épuisés de fatigues et de privations. Les soldats prétendaient qu'ils n'avaient pas mangé depuis trois jours et qu'ils marchaient à raison de 50 kilomètres par jour. Les officiers eux-mêmes se plaignaient.

Les troupes ennemies traversaient la ville sur la trace des Anglais, les unes allant vers Crépy-en-Valois et Nanteuil-le-Haudoin; les autres, moins nombreuses, vers Verberie, par la route directe de Paris.

L'avant-garde était formée par le 4ᵉ corps. Parmi les unités dont les Compiégnois remarquèrent le numéro, on constata la présence des 7ᵉ, 27ᵉ, 49ᵉ, 52ᵉ, 71ᵉ, 72ᵉ, 75ᵉ, 153ᵉ régiments d'infanterie active, du 7ᵉ régiment d'infanterie de landwehr, du 1ᵉʳ régiment poméranien, de la 4ᵉ division de cavalerie, du 4ᵉ régiment de dragons (colonel comte de Stolberg), du 74ᵉ régiment d'artillerie, du 18ᵉ bataillon de pionniers et d'un bataillon de pontonniers (commandant Luther).

Ces troupes paraissaient dépendre des 4ᵉ, 10ᵉ et 13ᵉ corps d'armée. Elles étaient accompagnées d'une

énorme quantité de camions, d'automobiles et de véhicules de toute sorte.

Leur défilé dura quatre nuits entières, car il avait lieu surtout dans l'obscurité. Les voitures, les camions de ravitaillement, les canons passant en grand nombre dans les rues de la ville et sur les routes voisines produisaient un lugubre roulement qui tenait éveillés les Compiégnois angoissés. Le jour, les réquisitions et les sévices de tout genre allaient leur train : les envahisseurs enfonçaient les portes des magasins abandonnés et les dévalisaient. Ils paraissaient furieux de voir tant de maisons fermées : il restait à peine 4.000 habitants sur 17.000. « Nous ne sommes pas des barbares, disaient-ils. Pourquoi avoir fui à notre approche (1) ? »

Tout en n'étant pas des barbares, ils se conduisaient comme des Huns.

A *Margny*, ils prétendent qu'on leur a blessé un sous-officier et qu'on a tiré une autre fois sur eux — c'étaient leurs propres soldats qui essayaient d'atteindre des avions français ! — et ils en profitent pour augmenter leurs réquisitions, pour livrer plusieurs maisons à un pillage méthodique, pour incendier la ferme Wacheux et la maison Petel (qui probablement gênaient leur ligne de tir); enfin pour prendre comme otage et emmener à la caserne de Compiègne où ils le gardent prisonnier pendant quarante-huit heures, l'adjoint, M. Sarrazin, remplaçant M. Butin, maire-député, absent.

(1) Cfr. Le Barbier : *Les Allemands à Compiègne. Journal d'un otage*. Paris, 1915, broch. in-12.

A Compiègne même, sous le même prétexte et parce qu'en outre, disent-ils, on a, sur la lisière de la forêt, tiré sur un de leurs éclaireurs dont le cheval a été tué, le baron Henri de Seroux, adjoint (le maire M. Fournier-Sarlovèze étant mobilisé) et M. Le Barbier sont également pris comme otages, et menacés de mort. Ce qui reste de la population de la ville est privé de pain pendant trois jours, et ils commettent de nombreux attentats contre les personnes et contre les propriétés.

« La maison du comte d'Orsetti, située en face du Palais — dit le *Rapport officiel de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes* — est littéralement mise à sac, surtout par les sous-officiers. L'argenterie, les bijoux, les objets précieux, amenés dans la cour du château, étaient vérifiés, enregistrés et emballés, puis ils étaient chargés dans deux tapissières sur lesquelles avait été placé le drapeau de la Croix-Rouge. Le capitaine Schroeder, prié de faire cesser le cambriolage et l'orgie scandaleuse qui se déroulaient dans la villa, finit par se rendre sur les lieux; mais, après avoir jeté un coup d'œil dans la maison saccagée, il se retira en disant : « C'est la guerre, et d'ailleurs je n'ai pas le temps. »

Dans une propriété voisine, une autre ignominie se produit deux jours plus tard : « Le 4 septembre, un soldat étant allé coucher dans une propriété dont la dame X... est concierge, chassa le mari et plusieurs parents de cette femme, en les menaçant de son fusil, puis il obligea Mme X... à demeurer auprès de lui pendant toute la nuit. »

Officiers et soldats paraissaient, d'ailleurs, hypnotisés par le rêve de Paris. Quand ils voulaient se montrer aimables, ils disaient aux Compiégnois : « Soyez tranquilles; ce n'est pas gai pour vous; mais, dans quatre jours, nous serons à Paris et dans huit la paix sera signée; c'est sûr. »

D'autres, cependant, étaient plus pessimistes et très étonnés de cette retraite continuelle des troupes françaises; ils soupçonnaient un piège : « Nous pas Paris — disait l'un de ceux-ci à un Compiégnois — nous capout bientôt ! »

Le général commandant en chef, lequel n'était autre que le fameux von Kluck, s'était installé place du Château, chez le marquis de la Tullaye, d'où il dirigeait la marche de son armée (1).

C'est dans cette maison que le commandant de l'aile droite allemande reçut la visite de Mme la princesse de C... et de sa sœur, la baronne de B... Mme de C..., bonne Française, dont le mari servait au front comme capitaine de cavalerie, n'en était pas moins alliée à de grandes familles allemandes et autrichiennes, notamment à la maison royale de Bavière et à l'archiduc Frédéric de Habsbourg. Mettant ses hautes relations au service de la ville qu'elle habitait, elle venait demander au général von Kluck d'adoucir le traitement

(1) On a dit aussi que von Kluck avait séjourné au château d'Aramont-Verberie. C'est une légende à ajouter à tant d'autres. L'armée de von Kluck restait accrochée aux Anglais qui l'entraînaient dans une direction sud-est, et d'ailleurs un commandant d'armée ne marche pas avec une avant-garde, à l'extrême droite de ses troupes.

destiné à Compiègne, et on a pu croire que sa démarche avait évité à cette ville les pires excès que les Teutons commirent ailleurs.

Sans vouloir diminuer en quoi que ce soit la générosité du geste de Mme la princesse de C..., il est permis de croire qu'un autre motif moins sentimental fit épargner Compiègne et son palais.

Les Allemands étant convaincus qu'ils seraient maîtres de Paris en huit jours, il est à peu près certain que le château de Compiègne était désigné pour servir de résidence à Guillaume II pendant tout le temps de l'occupation de la capitale et du nord de la France. Il fallait donc laisser ce château intact ainsi que la ville qui en était la dépendance nécessaire. C'est pourquoi toute violence collective, toute destruction systématique fut évitée par les deux commandants de place qui se succédèrent à Compiègne, d'abord le chef de pontonniers Luther jusqu'au 4 septembre, puis le commandant Sabath. Leur général, von Kluck, leur avait donné l'ordre formel de ménager la future résidence de leur commun maître.

On assure cependant qu'après la bataille de la Marne, un officier allemand, blessé et prisonnier, aurait déclaré que l'état-major du kaiser avait deux regrets à propos de Compiègne : celui d'avoir été obligé de l'abandonner, et celui de ne l'avoir pas anéanti avant de le quitter.

Quoi qu'il en soit de ce racontar, Compiègne était, dit-on, pour von Kluck, une ancienne connaissance.

S'il faut en croire une histoire qui courait à ce moment déjà de Soissons à Noyon et qui y fut encore plus

répandue quand le général von Kluck reçut le commandement du secteur qui allait de Craonne jusqu'au-dessus de Noyon, ce n'était pas la première fois que ce général voyait Compiègne, Soissons et la vallée de l'Aisne.

On racontait qu'au printemps de 1913, un monsieur d'un certain âge et d'apparence respectable avait, un jour, débarqué à Soissons et s'était concilié la bienveillance de tous par ses manières agréables et sa facilité à ouvrir sa bourse. Il exprima le désir de visiter le pays et en particulier les vastes carrières souterraines, depuis longtemps inexploitées, qui se voient en divers lieux de la rive droite de l'Aisne et où la tradition locale prétend qu'un détachement de deux cents Russes tint, en 1814, contre des forces considérables, avec tant de ténacité, qu'il fallut les enfumer pour s'en rendre maître. M. Kluck — c'est ainsi que l'aimable voyageur s'était inscrit à son hôtel — paraissait s'intéresser beaucoup à ces carrières qu'il alla voir plusieurs fois. Et quelque temps après son départ, une société allemande vint proposer de les acheter pour y organiser une vaste entreprise de champignonnage. Le prix offert était séduisant; le marché fut vite conclu et les champignonnières créées. On prétend que certains Soissonnais, ayant vu la photographie du général von Kluck, y ont reconnu sans peine le paisible touriste de 1913, amateur de carrières abandonnées. Nous ne garantissons pas le fait, qu'il sera facile de vérifier plus tard. Mais, étant données les habitudes d'avant-guerre des Allemands et le peu de répugnance de leurs officiers, même des gra-

des supérieurs, pour les basses besognes d'espionnage, il n'a absolument rien d'invraisemblable.

Quoi qu'il en soit de cette histoire, le général von Kluck resta peu de temps à Compiègne. Il en partit dans la matinée du 3 septembre, par la route de Crépy-en-Valois.

Ce jour-là, le nombre des unités traversant Compiègne augmenta sensiblement, et il en passait encore davantage sur l'autre rive de l'Oise, allant par Venette, Jaux et Le Meux franchir la rivière à la Croix-Saint-Ouen ou à Verberie.

Tous allaient, convaincus de marcher à la victoire.

Ceux d'entre eux qui, une semaine plus tard, repassèrent par Compiègne, avant de l'évacuer complètement — dans la nuit du 12 au 13 septembre au soir — avaient, par contraste, l'oreille basse et la mine déconfite. Vaincus, en effet, ils tournaient le dos à Paris, la cité des plaisirs légendaires, qu'ils ne devaient jamais voir.

VI

Le combat de Verberie (1er septembre)

Nous avons dit plus haut qu'une partie des troupes allemandes qui sortaient de Compiègne, les 31 août et jours suivants, prenaient la route du sud et se dirigeaient par *Royallieu* vers la *Croix-Saint-Ouen* et *Verberie* où le canon se faisait entendre le 1er septembre.

Un combat violent était, en effet, déjà engagé sur ce point. Ce combat est la dernière action sérieuse qui eut lieu dans la ruée de l'aile droite allemande sur le camp retranché de Paris. Des circonstances particulières nous permettant d'être assez bien renseignés sur ses diverses phases, nous le raconterons avec quelques détails (1).

Peu de personnes, en dehors des habitants de la localité, ont eu jusqu'ici connaissance de ce combat. Les quelques publicistes qui l'ont signalé l'ont appelé : *le combat de Compiègne*. Je lui restitue ici son vrai nom de *combat de Verberie*. Cette dernière localité est située, en effet, à quatre grandes lieues de Compiègne,

(1) De nombreuses indications m'ont été fournies par des témoins oculaires; des notes et des journaux inédits ainsi que des documents anglais m'ont été communiqués. Je dois remercier tout particulièrement ici MM. A. Langlois, conseiller général, propriétaire au château du Quesnoy, et l'abbé Morel, curé de Chevrières; le docteur Debacq, de Verberie; l'abbé Duret, curé; le comte de la Bédoyère, propriétaire au château de Raray; Nicolas, de Néry; Alfred Job, de Moru-Pontpoint, etc., etc.

LÉGENDE

Batteries allemandes

Batteries alliées

II. — CARTE DES COMBATS AUTOUR DE VERBERIE (1er SEPTEMBRE 1914).

dans l'arrondissement de Senlis. L'enjeu du combat qui y fut livré était le forcement du passage de l'Oise à Port-Salut et de la falaise qui domine le fleuve et commande la route directe de Paris par Senlis, et l'accès du grand plateau où commencent les plaines du Valois rejoignant celles du Multien et de la Brie, avec Senlis, Crépy-en-Valois, Nanteuil-le-Haudouin, Betz et Meaux.

Des troupes anglaises que l'on estime à 4.000 hommes et deux bataillons (2.000 hommes) de nos chasseurs alpins, 62e et 63e, avaient occupé Verberie le dimanche 30 août et avaient cantonné dans les rues, les cours et sur les places de la petite ville. Des tranchées avaient été immédiatement creusées en divers endroits, notamment auprès du pont, sur la route de Compiègne et dans les coteaux au-dessus de la vallée.

Le lundi matin 31 août, le 13e territorial, évacuant Compiègne, passa à Verberie. D'autres unités le traversèrent encore et prirent une part plus ou moins effective aux combats qui se livrèrent aux alentours. Parmi ces corps, nous pouvons citer le 354e de ligne, le 3e dragons, le 3e hussards et d'autres alpins.

Les officiers anglais, arrivant par la rive droite, annonçaient que les Allemands les suivaient de près, et qu'ils voulaient se rendre maîtres du passage de l'Oise, pour marcher directement sur Paris, en même temps que ceux venant de Compiègne.

A 9 heures du soir, le 31, le pont du chemin de fer de *Longueil* à Verberie avait été détruit par les Anglais. Le lendemain à l'aube, le pont de Verberie sautait à son tour.

Le même jour, mardi 1er septembre, à 3 heures du matin, on allait de porte en porte avertir les habitants de *Rhuis*, de *Moru*, de *Pontpoint*, de *Roberval*, etc., situés au sud-ouest de Verberie, que le moment était venu de partir, pour ceux qui ne voulaient pas se trouver bloqués chez eux par l'invasion.

Et deux heures après, les Allemands venant de la *Croix-Saint-Ouen* étaient signalés à la gare de Verberie (1).

Dès 5 heures du matin la bataille commençait.

Des batteries alliées, établies sur le haut des coteaux de *Saint-Waast*, au bord du plateau de *Longmont*, à la cote 123, en avant de la ferme de *la Boissière*, canonnaient les pièces allemandes placées sur la route de Compiègne, près du passage à niveau du chemin de fer de Verberie à Longueil. Ces batteries étaient soutenues par nos alpins dont quatorze furent tués au cours du duel d'artillerie.

Au premier moment, de forts détachements d'infanterie ennemie, se faufilant à gauche du coteau, entre *Saint-Waast* et *Saintines*, essayèrent de gravir la hauteur par surprise; mais les Anglais les aperçurent et les firent reculer sous une grêle de mitraille.

En même temps, les Allemands bombardaient Verberie, que défendaient encore des groupes d'infanterie alliée. Ils visaient surtout la fontaine et l'église. Des maisons appartenant à M. Pingeot, maire-ad-

(1) Parmi les régiments qui faisaient partie de ces troupes, on signale le 19e d'infanterie (westphalien). Il venait de Roye et alla de Verberie à Villers-Cotterets par Yvors. Il revint le 12 vers Noyon et Avricourt.

joint, au coin de la rue Saint-Pierre, étaient incendiées par les obus. A 10 heures, 16 blessés anglais et français étaient relevés sur l'avenue de Compiègne. On trouvait les corps de 4 Anglais et de 2 chasseurs alpins (1).

Pendant que le combat s'amorçait ainsi sur la rive gauche de l'Oise, sur la rive droite la cavalerie anglaise et des chasseurs alpins occupaient *Longueil-Sainte-Marie* et *Chevrières*, défendant à distance le passage du fleuve. Dans l'après-midi du 31, les alpins s'étaient installés dans les bois des Ruminées et de Lormeon, invitant les habitants des hameaux et des fermes à les évacuer. C'était par là, en effet, que les Allemands, venant des routes qui conduisent des gares de Chevrières et de Longueil à Verberie, devaient déboucher dans la plaine. De leur côté, le même jour, les Anglais avaient poussé plus avant des reconnaissances. Ils cantonnèrent à la gare de Chevrières. A *Longueil*, à *Rivecourt* et au *Meux*, tout était encore tranquille.

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, vers 23 heures, les chasseurs alpins commencèrent à échanger des coups de fusil avec des patrouilles de uhlans. Le mardi 1er septembre, à 4 heures du matin, la cavalerie anglaise évacua *Chevrières*. Dans la même matinée, devant le gros des ennemis qui avançait, les alpins se replièrent à leur tour sur Verberie, passèrent

---

(1) Ils furent enterrés à Verberie le lendemain. Ce renseignement (et beaucoup d'autres) m'est donné par une brochure du docteur Debacq (*Une ambulance improvisée*, Verberie, 1915) et le journal inédit du même médecin.

l'Oise en barque et engagèrent le combat avec les Allemands qui arrivaient de Compiègne par la rive gauche, laissant à l'artillerie le soin de tenir en respect ceux de la rive droite.

Nos soldats à peine partis, un groupe important de lanciers allemands se précipite vers la gare de Chevrières et s'installe le long des chemins et des bois depuis Le Quesnoy jusqu'au Bois-d'Ajeux, face à l'Oise. Dès 8 heures du matin des uhlans traversaient au galop le parc du Quesnoy et couraient jusqu'aux bords de la rivière pour voir si leurs troupes pourraient la traverser en face de Rhuis. Trouvant la chose impraticable, ils revenaient en hâte vers les bois sur la route de Chevrières à Verberie, déjà inondés d'unités d'artillerie et du génie. Bientôt d'autres Allemands installaient des canons et des fourgons de munitions dans le parc du *Quesnoy*, et soldats et officiers envahissaient les bâtiments ruraux et le château lui-même, où résidaient M. Langlois, conseiller général, sa belle-fille et ses petits-enfants.

Un officier, plus aimable que les autres, voulut bien dire à M. Langlois que la présence de sa famille préserverait la maison de tout acte de violence. Mais il ajoutait :

« Il y aura tout à l'heure une bataille sérieuse sur les bords de l'Oise, en face Verberie. Nous avons l'ordre de traverser la rivière *à tout prix* en cet endroit. Notre artillerie va protéger les soldats du génie qui construisent le pont de bateaux; l'artillerie anglaise et française, installée sur l'autre rive va essayer d'empêcher la construction de ce pont et nous enverra

force obus qui pourront bien atteindre votre maison, Il est donc nécessaire que votre belle-fille et vos petits-enfants, ainsi que toute la population civile, descendent dans les caves durant la bataille. »

La lutte allait, en effet, prendre surtout le caractère d'un combat d'artillerie.

Dans cette même matinée du 1er septembre, une division de cavalerie provisoire, précédemment cantonnée à Saint-Martin-Longueau, était arrivée par Villeneuve-sur-Verberie, chargée de soutenir la gauche anglaise à Verberie avec le concours de trois ou quatre bataillons de chasseurs alpins de réserve, sous les ordres du lieutenant-colonel Serret. Cette division provisoire de cavalerie, commandée par le général de Cornulier-Lucinière, était formée avec des éléments du corps du général Sordet (1re, 2e et 5e divisions de cavalerie) et était accompagnée de batteries à cheval du 61e régiment d'artillerie, empruntées au même corps.

En arrivant au haut de la côte de Verberie, deux de ces batteries furent envoyées à l'est, sur le plateau de Longmont, pour renforcer les troupes anglaises. La 12e batterie du 61e, au contraire, attachée à la 5e division de cavalerie, prit à gauche, vers l'ouest, et alla s'établir au-dessus de Saint-Germain et de Rhuis, à la cote 112, soutenue par des chasseurs alpins, avec la mission d'arrêter l'ennemi qui se montrait sur la rive droite de l'Oise, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

De là, à partir de 2 heures de l'après-midi, nos pièces de 75 canonnèrent sans relâche, de l'autre côté

de la rivière, les Allemands qui tentaient de déboucher de Chevrières, par Lorméon et la plaine située sur la rive droite, entre les bois et la rivière, au sud et au sud-est de Chevrières.

Ces Allemands étaient certainement les mêmes que nous avons vus plus haut passer au Grand-Fresnoy. Ils venaient de Montdidier par Estrées-Saint-Denis.

Arrivés à *Lorméon* et aux *Ruminées* après en avoir débusqué les alpins dès l'aube, ils avaient d'abord envahi — un millier environ — la ferme de M. Elisée Laversin et y avaient immédiatement installé une batterie. Ils avaient placé un de leurs canons dans l'avenue boisée qui va de la ferme à la plaine de l'Oise, un autre derrière la ferme elle-même et le reste le long du bois donnant vue sur l'Oise et sur les coteaux de Rhuis, au delà de la rivière. Ils étendirent leur front jusqu'aux fermes Pinel du Bois-d'Ajeux, sises près de la route de Longueil-Sainte-Marie à Verberie. En se développant ainsi dans les bois, ils y surprirent un peloton de hussards français attardés en reconnaissance, dont l'un fut tué, un autre blessé et les six autres obligés de s'enfuir à pied en abandonnant leurs montures.

Un duel d'artillerie commença donc vers 2 heures entre ces batteries et les canons français des coteaux de Saint-Germain et de Rhuis. Ce duel ne prit fin qu'entre 6 et 7 heures du soir. Un témoin oculaire, de qui je tiens une partie de ces détails et qui vit tout le combat d'une hauteur au-dessus de Moru, assure que bon nombre d'obus allemands n'éclatèrent pas. Néanmoins, plusieurs maisons de Rhuis furent abî-

mées et le clocher de l'église, spécimen typique de l'architecture du XIIe siècle dans cette région, fut atteint par un grand nombre de balles de shrapnells ennemis, mais fort heureusement sans dégâts considérables. Quelques chasseurs alpins des troupes de soutien furent aussi tués au-dessus de Rhuis : deux d'entre eux sont enterrés dans le cimetière.

D'autre part, la canonnade de notre batterie n° 12, très violente, fut aussi efficace; si l'on en juge par l'état actuel des bois de Lorméon, il est permis de penser que nos obus arrosèrent copieusement les Allemands dont les pertes furent très sérieuses. Une grosse attaque d'infanterie tentant de déboucher de la lisière des bois vers l'Oise fut arrêtée net par un tir rapide de nos 75; un autre tir d'arrosage sur ces bois acheva de paralyser l'offensive ennemie. Une batterie allemande, prenant position devant les Ruminées, fut prise sous un feu violent d'obus explosifs; ses caissons sautèrent, elle se tut. Une autre batterie installée devant les bois de Lorméon subit le même sort. Le tir continua contre les canons placés vers la ferme Laversin et contre une batterie d'obusiers installée au nord-est de Chevrières. Ces diverses actions eurent des résultats très sérieux, puisqu'à Lorméon et aux alentours on compta environ 350 tués, parmi lesquels deux généraux (? ?) dont l'un avait eu le crâne enlevé par un éclat. « Chevaux et soldats jonchaient le sol, nous dit un témoin oculaire. Des lambeaux de chair humaine restaient accrochés aux rameaux des taillis broyés... »

Ce qui est certain, c'est que les blessés étaient

nombreux. Quelques personnes les évaluent à 500, dont le tiers serait mort les jours suivants. Ce chiffre semble exagéré; mais, dans tous les cas, ces morts à l'ambulance font certainement partie des 350 tués dont nous parlions tout à l'heure.

Au cours de l'action qui dura au moins six heures, on apportait les blessés d'abord à la ferme Laversin, où un major allemand leur faisait les premiers pansements. Et la quantité de ces blessés était si grande qu'on eut un instant la pensée d'improviser une autre ambulance dans la ferme voisine de M. Peters, sise à 150 mètres de la première, de l'autre côté et en arrière de la route. Le tir des Français de Rhuis était si précis que 31 chevaux d'attelage des pièces allemandes, parqués en arrière sur la route, furent tous abattus par les obus, sans que la ferme Laversin, sur laquelle flottait le drapeau de la Croix-Rouge et au-dessus de laquelle passaient les projectiles, ait été atteinte une seule fois. Un unique obus tomba sur la ferme Peters, tuant un cheval.

Les Allemands, toujours soigneux de dissimuler leurs pertes, enlevèrent le soir même leurs morts dans des fourgons. Les ont-ils jetés à la rivière ou brûlés dans quelque coin retiré ? On ne l'a jamais su. Quelques soldats furent inhumés sur place çà et là, ainsi qu'un officier, dans le bois Laversin, à l'endroit même où il avait été frappé d'un éclat d'obus. Ils laissèrent au fermier le soin d'enterrer, dans son clos, 9 de leurs compagnons et tous les chevaux tués. Enfin un certain nombre de corps, trouvés le lendemain à Lorméon, furent déposés dans une tranchée par les

gens du voisinage. Un officier polonais prussien avoua à Mme Pinel, du Bois-d'Ajeux, que leurs morts avaient été nombreux et qu'ils avaient notamment perdu, au bois des Ruminées, un capitaine appartenant à une grande famille allemande.

Quant à leurs blessés, ils furent, le soir même, quand la canonnade eut cessé vers 6 heures, évacués au *château du Marais*, près la gare de Chevrières. Le propriétaire, M. Harlé d'Ophove, maire de la commune et chef d'escadron, remplissant ses devoirs militaires, était naturellement absent et le château avait été organisé en ambulance pour les soldats alliés. Les Allemands n'eurent donc qu'à les utiliser pour eux, et, afin d'augmenter la quantité de blessés qu'ils pourraient y abriter, ils y transportèrent toute une meule de foin qu'ils répandirent dans les appartements.

Peu satisfaits encore et ne sachant où loger tous leurs blessés, ils cherchèrent ailleurs. Le jeudi 3 septembre, à 6 heures du matin, l'abbé Morel, curé de Chevrières, dont la conduite en ces tristes circonstances mérite tous les éloges (1), vit arriver à son

---

(1) Nous croyons de toute justice de relater ici un incident qui fait honneur à un autre ecclésiastique, M. l'abbé Th. Picard, curé du Meux. Le jour précédent, un cavalier anglais avait été désarçonné avant d'arriver au port de la Croix-Saint-Ouen, en face la maison Prat. Il avait eu la jambe tordue sous son cheval et il en était résulté un deboîtement de la hanche. Le cheval était parti rejoindre son peloton. Le malheureux soldat s'était péniblement traîné jusqu'à Rivecourt où il avait été recueilli par M. Caillet, contrôleur au chemin de fer du Nord. Tout Rivecourt connut bientôt cet accident. Le jeudi matin, M. Caillet, inquiet, vint au pres-

presbytère le médecin-chef Schumann et un chirurgien nommé Petrus Schöm, accompagnés de deux soldats, baïonnette au canon, qui venaient lui demander l'église pour y mettre 75 blessés. L'église est aussitôt vidée de ses bancs, la litière préparée; mais les blessés n'arrivent pas et on apprend que l'école et le château du Marais suffisent comme « feld-lazareth ».

« Les blessés — dit encore le même témoin — étaient horribles à voir. L'un a la figure toute bleue; un autre a perdu une main et la mâchoire inférieure; un troisième a le ventre perforé; en voici un autre dont le front et les yeux sont en bouillie. Trois d'entre eux se déclarent catholiques, afin de recevoir les secours de la religion. Ils ne tardent pas à mourir. Déjà un ober-lieutenant nommé von Schmitterlön, tué à Lorméon, est inhumé tout près du château. On lui fait un service solennel. Sa tombe est ornée de fleurs... Sans

---

bytère de Chevrières et demanda au curé s'il ne pensait pas que les Allemands du lazareth du Marais pourraient prendre pour le soigner le cavalier anglais. « Mais c'est l'envoyer à la mort ou tout au moins en faire un prisonnier », répondit judicieusement l'abbé Morel. Il fut donc convenu que le blessé serait secrètement conduit au Meux, et, le vendredi 4 septembre, à 6 heures du matin, William Wade, officier aux Hussards Queen Mary, fut en effet transporté au presbytère de l'abbé Picard où, bien soigné, revêtu d'habits civils, il resta jusqu'au jour de la retraite des Germains, le 12 septembre. Deux médecins de Clermont vinrent alors le chercher et lui remirent la hanche en état avant de l'envoyer à Paris achever sa guérison. Mais ce brave soldat doit certainement la vie à l'humanité et au courage de l'abbé Picard qui courait le danger d'être fusillé en recueillant et en soignant chez lui un hussard anglais, pendant neuf jours, à 6 kilomètres des Allemands.

cesse on amène à l'ambulance de nouveaux blessés... Il s'en trouve à la fois jusqu'à 80 et plus... »

Le château du Marais en est rempli. Les moins grièvement atteints sont immédiatement évacués en automobile, pour faire place à d'autres, sur Montdidier ou sur Cambrai.

D'autres succombent, parmi lesquels un lieutenant-colonel et dix hommes qui sont enterrés par fosses séparées dans le parc du Marais. Lorsque les Allemands l'évacueront quelques jours plus tard, après les batailles de la Marne, ils abandonneront au Marais, en les confiant au curé, quelques-uns de leurs hommes que la gravité de leurs blessures vouait à une mort certaine.

Le personnel médical et infirmier de cette ambulance était tout allemand, bien entendu. C'était le même que nous avons vu fonctionner tout à l'heure à la ferme Laversin. On y supportait à peine Mme Hesse, sage-femme à Chevrières, qui, par humanité, était venue offrir son concours bénévole.

On nous permettra d'ajouter ici — bien qu'elle soit en dehors de notre récit — une note qui nous paraît intéressante pour la « psychologie » de nos ennemis à ce moment.

Le dimanche 6 septembre, une ambulance allemande, qui disait venir de Herskoot, près de Louvain, arrivait inopinément au Quesnoy. Elle était composée de 5 officiers ou médecins, 40 soldats, 16 chevaux et 5 voitures. Elle s'installa au château pour vingt-quatre heures et repartit sans dire où elle allait. Les officiers avaient exigé, comme à l'ordinaire, de manger à

la table de famille du châtelain. Au cours du repas, ils paraissaient toujours convaincus de notre écrasement, exprimaient une haine violente contre l'Angleterre et demandaient à M. Langlois d'un air de commisération « comment la pauvre France avait pu faire la folie de les attaquer ». Et, au moment même, l'offensive était reprise et l'on entendait déjà dans l'est les premiers coups de canon de la bataille de l'Ourcq, prélude de la victoire de la Marne !

Pour en finir avec l'occupation par l'ennemi de Chevrières et de ses deux châteaux, il faut ajouter que les pertes qu'ils avaient essuyées dans le combat du 1er septembre et le lamentable spectacle des blessés qui agonisaient à l'ambulance du Marais n'empêchaient pas leurs compagnons survivants de faire bombance en passant. Au Quesnoy, malgré la présence des châtelains, les Allemands étaient chez eux. Partout, dans le village, c'était la même chose. Ils prenaient tout ce qui était à leur convenance. Le café, le sucre, le beurre furent vite épuisés. L'unique boulangerie du pays étant pillée, la farine manqua dès le vendredi 4 septembre et il fut nécessaire d'aller en chercher à Verberie. Le curé va donc demander le « sauf-conduit » obligatoire au commandant d'étape qu'il était, d'ailleurs, interdit de déranger de 2 à 4 heures, pendant qu'il digérait son copieux déjeuner.

La brève conversation qui suit s'engage :

« Nous n'avons plus de farine...

— Qu'est-ce que cela peut nous faire ?

— Mais, si nous n'avons plus de pain, vous n'en aurez pas non plus... »

L'Allemand a compris. Le papier et l'escorte nécessaires sont fournis et on va se ravitailler à Verberie.

Et il en fut ainsi jusqu'au vendredi 11, où l'occupation de Chevrières et de toute la région se termina subitement par le départ des Teutons. Ils ne s'en allèrent pas, d'ailleurs, sans être accompagnés de quelques voitures chargées de *souvenirs* enlevés principalement au château du Marais, et ils n'oublièrent pas surtout 200 bouteilles de champagne soigneusement emballées, mais que, dans la précipitation de leur fuite accélérée par les mauvaises nouvelles, ils furent obligés d'abandonner à Rémy, où on les retrouva quelques jours plus tard.

Le chiffre des pertes allemandes à Chevrières fut encore accru par l'héroïsme de deux mitrailleurs anglais. Séparés de leur gros par la rapidité de la retraite et égarés dans ce coin de pays plein de petits bois et de haies, ils n'avaient pas voulu fuir sans utiliser leur « machine » contre l'ennemi. Ces braves gens avaient donc installé leur mitrailleuse derrière un épaulement près des palissades et à 200 mètres de la gare de Chevrières, face au chemin que devaient prendre les Allemands. Ceux-ci, sans défiance, arrivèrent et s'arrêtèrent même un instant pour se reposer. Les Anglais firent alors jouer la manivelle de leur terrible engin, fauchant en un instant deux douzaines d'ennemis, qui furent immédiatement entassés tout pantelants dans des voitures. Plusieurs, cependant, furent enterrés dans la cour de la Laiterie coopérative où ils étaient allés mourir,

et un plus grand nombre alla encombrer l'ambulance du château du Marais.

Quant aux deux courageux « Tommies », profitant du désarroi des Allemands, qui crurent d'abord avoir affaire à une troupe nombreuse, ils se jetèrent dans un fossé où ils se cachèrent probablement dans l'intérieur des buses — ou petits tunnels — passant sous les chemins, et ils échappèrent à toutes les recherches. La nuit venue, ils gagnèrent en rampant la ferme du Quesnoy, où ils s'enfouirent dans une voiture de foin.

Le lendemain matin — mercredi 2 septembre — au moment de décharger ce foin, les gens de M. Langlois virent avec une stupéfaction mêlée d'effroi deux têtes d'hommes surgir entre les bottes et leur demander dans leur baragouin à parler à leur maître. A ce moment, et par bonheur, il n'y avait plus d'ennemis dans la ferme; mais il en passait encore beaucoup sur la route au bout du parc et, d'une minute à l'autre, ils pouvaient revenir. Dans ce cas, c'était la fusillade à peu près certaine des deux « Tommies » et de leurs hôtes forcés.

M. Langlois, prévenu, courut à sa ferme et, parlant anglais, il expliqua aux deux soldats que leur seule chance de salut était une prompte fuite dans le bois voisin, où il n'y avait pas d'Allemands, pour, de là, gagner Pont-Sainte-Maxence, à environ 6 kilomètres, où ils pourraient traverser l'Oise et rejoindre les troupes alliées. — « Nous ne demandons qu'à partir, — répondit le plus débrouillard, un grand gaillard superbe, à l'air intelligent et coura-

geux, — mais nous n'avons rien mangé depuis vingt-quatre heures, et nous ne saurions faire encore 6 kilomètres à jeun. De plus, — ajouta-t-il, — j'ai eu hier le côté gauche traversé par une balle..., mais ça ne m'empêchera pas de marcher, une fois que j'aurai mangé. »

M. Langlois les assura qu'il allait leur faire porter le nécessaire dans le bois qu'il leur indiqua. Ils s'y rendirent aussitôt et déjeunèrent flegmatiquement avec les vivres et le vin que leur envoya immédiatement le bienveillant châtelain. Puis ils partirent, réconfortés, dans la direction de Sarron et de Pont, où l'on a su depuis qu'ils étaient arrivés sains et saufs.

Revenons à la batterie française de Rhuis dont nous avons plus haut raconté les exploits.

Quelques habitants des pays de la rive droite ont prétendu que nos canons avaient plusieurs fois, au cours de l'après-midi du 1er septembre, rendu inutiles les tentatives du génie allemand pour construire un pont provisoire sur l'Oise, et que, dans ces opérations d'artillerie, ils avaient tué plus de 500 ennemis, sans parler des blessés. L'exagération de ces chiffres suffirait seule à faire douter de cette affirmation.

Mais des renseignements très précis nous permettent de mettre cette fable complètement à néant.

Au cours du duel d'artillerie du 1er septembre, aucune tentative ne fut faite par les Allemands pour passer l'Oise.

La nuit suivante seulement, des taubes survolèrent la rivière en amont et en aval, cherchant, au

moyen de fusées lumineuses, les péniches amarrées le long des rives. Le matin venu, des patrouilles de uhlans venaient obliger les bateaux repérés à se rendre à l'endroit où le pont devait être construit. Nous avons sur ce point le témoignage positif d'un batelier nommé Lesecq, dont la péniche était amarrée à l'île de Jaux, près de Compiègne, et cachée sous des arbres. Il fut repéré par une fusée aérienne tombée tout près de lui et, le matin du 2 septembre, des ulhans arrivèrent pour le faire descendre jusqu'au Port-Salut. C'est à ce moment que fut disposé à Verberie le pont de péniches sur lequel passèrent les troupes venant de la direction d'Estrées-Saint-Denis, Chevrières, Longueil-Sainte-Marie, etc. Un autre pont de même espèce fut construit un peu plus tard, en face de Rivecourt, pour les troupes suivant la rive droite vers Le Meux; l'infanterie passa sur ce pont et la cavalerie à côté, soit à gué, soit à la nage.

Ces ponts de bateaux n'ont jamais été canonnés par nous, pour cette bonne raison que, quand ils furent établis, le 2 septembre, nos artilleurs étaient en pleine retraite, et que, depuis la veille, à 7 heures du soir, la violente canonnade de leur batterie de Rhuis avait cessé tout à fait.

Dès 17 h. 30, cette batterie avait reçu l'ordre de se retirer, ce qu'elle fit assez facilement. Mais à 18 heures, lorsqu'elle était arrivée sur la route nationale, vers la cote 126, à l'embranchement du chemin de Raray, à 500 mètres de la ferme du Murger, elle dut s'arrêter pour protéger le repli des chasseurs alpins

qui reculaient lentement sous la pression de l'ennemi, maître, comme nous le verrons bientôt, des abords du plateau de Saint-Waast à Néry. Jusqu'à la nuit, nos canonniers arrosèrent donc par un tir très violent les nombreuses lueurs d'artillerie allemande qui illuminaient l'horizon au nord-est. A 8 heures du soir, le combat était définitivement rompu et la 12e batterie, ayant rempli son rôle jusqu'au bout, reprenait la route vers le sud et rejoignait le cantonnement de sa division à Chamant, près de Senlis.

La résistance de nos troupes n'avait pu se prolonger davantage par suite des événements qui se déroulaient sur la rive gauche de l'Oise et que nous devons maintenant raconter. C'est alors que les Allemands de la rive droite, quittant l'abri des bois de Lorméon, des Ruminées et du Bois-d'Ajeux, et ne rencontrant plus de riposte venant des hauteurs de la rive gauche, s'avancèrent rapidement dans la plaine tout en continuant à bombarder en rafales, tant que le crépuscule le leur permit, les coteaux de Rhuis et de Roberval jusqu'au Murger.

Que s'était-il passé, pendant cet après-midi du 1er septembre, à Verberie même et au delà, vers le sud et l'est ?

VII

Surprise des Anglais à Néry (1er septembre)

Les troupes allemandes que nous avons vues plus haut arriver de Compiègne à la Croix-Saint-Ouen, et qui appuyaient les batteries placées à la gare de Verberie pour attaquer de front la falaise de Saint-Waast, au-dessus de laquelle était un groupe d'artillerie alliée, avaient employé leur tactique habituelle. Aussitôt arrivées, dans la nuit du 31 août au 1er septembre, elles avaient fait défiler un corps important par la vallée d'Automne, vers Saintines, Saint-Sauveur et Béthisy, opérant un mouvement tournant sur la droite des alliés pour gagner le plateau du Valois par Néry.

Ce village de *Néry* (573 habitants) est situé sur une vieille voie romaine, la chaussée Brunehaut, suivant une des dépressions de terrain, la plus rapprochée de Verberie vers l'est, qui descendent du plateau dans la vallée de l'Automne, petit affluent de l'Oise. Son église est à une altitude de 90 mètres. A droite et à gauche, il est dominé par des plateaux un peu plus élevés : celui de *Sainte-Luce*, à l'est, est à 110 mètres; celui de *Longmont*, à l'ouest, atteint à *La Boissière* 123 mètres; au sud, la ferme de *Feux* et la sucrerie sont à la cote de 110 mètres.

Le 31 août, sur les 4 heures du soir, des unités anglaises, arrivant de *Béthisy*, situé tout au fond du val d'Automne, vinrent camper autour du village de Néry qu'elles occupèrent. Il y avait là, entre autres, le 20e hussards, un escadron des Queens Bays ou 2e dragons de la garde et la batterie L de 6 canons de l'artillerie royale à cheval; d'autres encore dont nous ignorons le nom; en tout 4.000 hommes environ (1).

Les Anglais s'installèrent, partie dans les locaux de l'usine de sucre de M. Levol, maire, et partie dans les champs voisins. La batterie L s'établit au sud du village, sur le bord du ravin de Vaucelles, où coule le ruisseau de la Douye, par où doit passer le nouveau chemin de fer direct de Paris à Compiègne par Senlis.

Plusieurs officiers prirent leur logement dans le village même, où ils furent, ainsi que leurs soldats, cordialement accueillis par les habitants, lesquels débouchèrent, pour leur faire honneur, les meilleurs vins de leurs caves. Quelques gradés furent notamment reçus chez M. Albert Nicolas, propriétaire et conseiller municipal; le repas se prolongea jusqu'à 11 heures du soir.

Les officiers anglais étaient dans une quiétude parfaite et croyaient les Allemands très en arrière. On s'était bien un peu battu vers Compiègne, mais

---

(1) Le *Courrier de l'Oise* du 29 novembre 1914, parlant du combat de Néry, qu'il place à Raray, dit que les Anglais étaient 20.000 et les Allemands 40.000. Inutile d'insister sur ces exagérations.

tous les ponts de l'Oise avaient été détruits, croyaient-ils, et nos amis étaient convaincus qu'ils pouvaient prendre une nuit de repos complète et sans aucune appréhension.

Quant aux habitants du village, ils ne savaient rien de la situation de l'ennemi. Aucune autorité ne les avait avertis de sa marche. Ils étaient, depuis plusieurs jours, tellement saturés de bruits et de rumeurs sans fondement qu'ils ne voulaient plus ajouter foi à aucun racontar.

Aussi lorsque, dans la soirée, un cultivateur passant à cheval à travers la commune, leur annonça que les Allemands avançaient rapidement et que la forêt de Compiègne « était noire d'ennemis », personne ne voulut le croire.

« C'est de la *blague* », disaient les paysans. Et les officiers anglais faisaient chorus. Tous se moquaient du porteur de mauvaises nouvelles qui, fort mécontent, disparut dans le crépuscule vers le sud.

La nuit fut calme, d'ailleurs, le temps était brumeux, et le 1er septembre, à l'aube, quand, suivant les ordres reçus pour la retraite, le réveil sonna à 5 heures du matin, le brouillard était si intense qu'on y voyait à peine à quelques pas.

A 5 h. 30, au moment où le brouillard commençait à se lever et où les hommes préparaient leur premier déjeuner sur leurs fours de campagne, on entendit un coup de feu isolé. Puis, presque aussitôt, un obus de 77 millimètres arriva en sifflant. Ce fut le signal d'un terrible bombardement, venant à la fois de deux côtés, nord et est.

La surprise fut complète.

Y eut-il là un de ces mille faits d'espionnage que l'on constate partout au cours de cette guerre ? On l'ignore. On a aussi prétendu que les habitants de Bethisy, prévenus qu'ils devaient cette nuit-là loger des Anglais, prirent d'abord les Allemands pour leurs hôtes annoncés et les prévinrent que Néry était occupé par leurs frères d'armes, et qu'ils ne s'aperçurent de leur erreur que trop tard pour la réparer. Toujours est-il que le campement des Anglais avait été repéré avec soin; et les Allemands arrivés dans la nuit, ayant à leur tour contourné le plateau de Longmont par la vallée d'Automne et la gorge par où grimpe la chaussée Brunehaut, venant de Béthisy-Saint-Martin, avaient installé une batterie de huit canons de campagne à 800 mètres à peine des Anglais, en face de la ferme de Feux, sans que rien ait trahi leur présence. Une autre partie de troupes allemandes était sur le plateau triangulaire à la pointe duquel est le hameau de Sainte-Luce, en face des Anglais cantonnés sur l'autre plateau, vis-à-vis du cimetière.

Quoi qu'il en soit, l'effet de la surprise et du bombardement fut terrible.

Dès les premiers coups, bien dirigés, les chevaux de la batterie, déjà harnachés, attelés et prêts à partir, étaient fauchés. En quelques minutes, pas un cheval ne restait debout, sauf un petit nombre de pauvres bêtes sanglantes, errant quelques secondes dans un galop fou avant de s'abattre en gémissant, les jambes roides et les cous désespérément tendus.

Çà et là des roues de canons ou de caissons, détachées de leurs trains et animées par les explosions d'une vie fantastique, couraient un instant parmi les cadavres des hommes, puis s'abattaient en tournoyant avec un bruit sec. Les appels au secours, les cris d'agonie des blessés alternaient avec les éclatements des projectiles allemands vomissant la mort en répandant une pluie de fer enragée. Beaucoup de soldats, en effet, gisaient à terre, morts ou blessés. Trois des six canons de la batterie avaient été, dès les premières décharges de l'ennemi, complètement mis hors de service.

Ce fut une confusion indescriptible. Beaucoup d'officiers, éveillés par le bombardement dans les maisons où ils avaient couché, s'empressaient de rejoindre leur poste, à demi-vêtus, le sabre d'une main, le revolver d'ordonnance de l'autre.

Le capitaine Bradbury, du Royal Horse Artillery, commandant la batterie L, et qui avait passé la nuit sur le terrain avec ses hommes, aidé des lieutenants John Campbell, Munday et Giffard, essaya de mettre en action, pour répondre à l'ennemi, les canons encore utilisables. Mais, avant qu'ils aient pu y réussir, deux des pièces, sur les trois à peu près intactes, furent encore démolies par les projectiles ennemis. Il restait donc seulement un canon anglais de 3 pouces pour répondre aux huit canons allemands de 77 qui, de l'autre côté du ravin, envoyaient sans discontinuer leurs obus sur le campement de l'artillerie anglaise.

Le capitaine Bradbury, avec l'aide des survivants

du détachement, c'est à-dire des trois officiers, du sergent-major Dowel, d'un sergent, d'un artilleur et d'un conducteur -- tout le reste de la batterie étant tué ou blessé — réussit à remettre en action son unique canon.

Malheureusement, un obus vint presque aussitôt emporter une jambe au brave commandant, vétéran de la guerre sud-africaine, où il avait reçu la médaille de la Reine à deux attaches. Malgré son horrible blessure, l'héroïque officier essaya de continuer à diriger le feu de sa pièce. Mais bientôt, atteint par un autre projectile et perdant tout son sang, ses hommes durent le transporter à l'abri dans le jardin Nicolas, où il expira quelques minutes après.

Le lieutenant John Campbell remplaça son chef. Mais, ne pouvant réussir, faute d'attelages, à rapprocher du canon un fourgon de munitions, les braves gens étaient obligés de porter les charges une à une en faisant la navette en terrain découvert sous une pluie de mitraille. En accomplissant ce périlleux trajet, le lieutenant Giffard était atteint quatre fois et mis hors de combat. Et le lieutenant Campbell, en apportant une dernière charge du premier fourgon ouvert, recevait un coup mortel.

Le dernier officier survivant, le lieutenant Munday, sorti à son tour de son abri pour rectifier le tir, et, s'exposant bravement en disant : « Ils ne me toucheront pas », recevait aussi une horrible blessure à la jambe et expirait presque ausstôt.

Restaient le sergent-major Dowel, le canonnier Derbyshire et le conducteur Osborne. Ces trois bra-

ves continuèrent à apporter les obus d'un second fourgon et à servir leur pièce sous le feu terrible des Allemands.

Et autour de cet unique canon, servi par ces trois hommes silencieux et méthodiques, des amoncellements de gargousses vides montraient la terrible besogne qu'ils accomplissaient.

Bientôt, les munitions de ce dernier fourgon à leur portée furent épuisées; mais les trois héros avaient réussi à imposer silence à quatre canons ennemis qu'ils avaient complètement démontés.

Puis une mitrailleuse appartenant aux Queens Bays et placée derrière un petit épaulement, au croisement du chemin au-dessus du champ où était campée la batterie L, se mit aussi de la partie. On vit, pendant toute la matinée, le soldat qui la manœuvrait, en caleçon, n'ayant pas eu le temps de s'habiller, charger et décharger son engin. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, qui combattît en costume léger, car plusieurs des officiers que nous avons vus, tout à l'heure, surpris dans leur sommeil par les premiers coups de canon, combattirent toute la matinée à demi vêtus, et ne purent reprendre à la hâte leurs vêtements que plusieurs heures après, lorsque, les Allemands provisoirement repoussés, la retraite put s'organiser régulièrement.

L'intervention de la mitrailleuse et le courage enragé des trois héroïques canonniers dont nous venons de parler permirent aux Anglais de se reconnaître, et une contre-attaque d'infanterie se dessina.

En effet, pendant ce rapide combat d'artillerie qui

avait duré moins de temps que nous venons d'en mettre à le raconter, les autres troupes anglaises, de passage à Néry, s'étaient remises de leur surprise et avaient pris leurs dispositions. Hussards cantonnés au nord du village et qui, canonnés par-dessus le ravin, avaient perdu presque tous leurs chevaux; et dragons placés plus en arrière et qu'une pluie de shrapnells arrosait copieusement, prenant une vigoureuse offensive, se précipitèrent avec violence sur l'ennemi et, le mettant en fuite, lui enlevèrent ses huit canons.

Le rideau d'infanterie allemande qui servait d'appui à ces canons paraît, d'ailleurs, n'avoir opposé qu'une faible résistance. Il battit en retraite, poursuivi par les Anglais, vers le corps principal qui se trouvait à la cote 110 du plateau de Sainte-Luce. Là eut lieu une action d'une extrême violence dans laquelle périt le colonel Anselt, du 5e dragons anglais, qui est enterré près du hangar dépendant de la ferme de Sainte-Luce (à M. Gatté) (1).

C'est au cours de ce combat que, suivant leur habitude, les Allemands se saisirent du directeur de la

---

(1) Sa tombe porte l'inscription suivante, qui semble indiquer qu'elle contient les corps d'autres officiers :

1er SEPTEMBRE 1914

ICI REPOSE
L'-COLONEL ANSELT
Ct LE 5e DRAGONS GUARDS
CAP. SHERIFF
D. SWYMER
DORMERY.
DU 5e DRAGONS GUARDS.

sucrerie, M. Levol, maire de la commune, de sa famille et de son personnel, et les firent marcher avec eux, pour couvrir leurs flancs des projectiles ennemis. Vingt-cinq personnes furent soumises à ce traitement; un homme, le contremaître Courtois, fut blessé, une femme, Mme Jeansenne, ouvrière de l'usine, fut tuée.

Il y aurait eu sans doute de plus nombreuses victimes si la population du village, naturellement terrorisée par ces événements, ne s'était réfugiée presque tout entière dans les caves, ou dans d'autres abris, notamment dans la maison de M. Boulon, lequel, au cours de cette crise, paya sans cesse de sa personne, rendant service à chacun, recueillant et soignant les blessés, et dont on ne peut trop louer la conduite.

Les Anglais, cependant, furent obligés de s'arrêter et ils revinrent au village de Néry, où, obéissant à l'ordre général de repliement qui, depuis Mons, était toujours le même, ils ramassèrent leurs blessés et ce qu'ils purent de leur équipement et se mirent rapidement en retraite vers le sud-est. Il leur fut malheureusement impossible d'emmener les huit canons qu'ils avaient pris, ayant eu plus de 150 chevaux tués dans l'action, et beaucoup d'autres ayant brisé leurs attaches et s'étant enfuis dans toutes les directions. Outre ce magnifique trophée, ils furent même obligés d'abandonner 32 caissons et toutes les selles et tous les harnachements des chevaux tués ou disparus.

Les preuves de la violence du combat restèrent

longtemps, d'ailleurs, sur le champ de bataille : canons de 3 pouces démontés, fourgons démolis, caissons ouverts montrant les alvéoles vides de leurs obus; des selles, des harnais, des fusils et des revolvers, quantité de boîtes de conserve, de tabac, de chaussures et de vêtements, tristes épaves de la mort, tout cela attestait la vivacité de la lutte. Pour donner une idée de l'intensité du feu, on voyait encore, par endroits, au mois de mars dernier, surtout par les temps de pluie, une couche bleuâtre de balles de plomb épandue sur la surface des champs, comme des petits galets semés sur une plage de la Haute Normandie.

Quoi qu'il en soit, les Anglais avaient brillamment racheté la faute qu'ils avaient commise en se laissant surprendre. Ils étaient restés les maîtres du champ de bataille et, s'ils avaient abandonné des trophées, ils ne s'étaient retirés que pour obéir à l'ordre général de retraite, en emportant tous leurs blessés transportables, partie dans ceux de leurs autos qui avaient échappé à la canonnade, et partie dans des voitures réquisitionnées dans le village (1).

A midi, il ne restait plus aucun Anglais à Néry.

Les Allemands y entrèrent deux heures après, et le passage de leurs troupes commença.

Les premiers arrivés se jetèrent avidement sur

---

(1) Le *Rapport officiel de la commission des atrocités* se trompe lorsqu'il place ces événements à Méry, canton de Clermont, au lieu de Néry. Toute la presse a naturellement répété cette erreur.

toutes les victuailles. Les soldats brutalisaient les femmes en les menaçant de leurs armes et en criant : « Vin ! Vin ! » qu'ils prononçaient : « Vine ! Vine ! » Puis un certain ordre s'établit : les officiers, par escouade, se succédaient à table dans les meilleures maisons, et se faisaient servir à manger. A tour de rôle, ils dévoraient tout ce qu'ils trouvaient. Dès qu'un groupe était repu, il était remplacé par un autre. Ils paraissaient affamés. Chez M. Nicolas, notamment, ils consommèrent tout le pain et toute la provision de confitures, et burent 600 bouteilles de vin qu'ils ne se donnaient pas la peine de déboucher, mais dont ils cassaient le goulot pour aller plus vite et avaler gloutonnement le contenu. Dans les jardins, les soldats cueillaient tous les fruits en cassant les branches des arbres. Les cours étaient pleines de leurs chevaux qu'ils abreuvaient aux puits, dont plusieurs furent mis à sec.

Pendant ce temps, d'autres unités traversaient Néry, se dirigeant vers le sud et le sud-est. Le défilé dura toute l'après-midi du 1er septembre, la nuit et le jour suivant et la nuit du 2 au 3 encore : cavalerie, infanterie, génie, artillerie, ambulances, et même des divisions d'aviateurs; pendant deux bonnes heures passèrent des chariots remplis d'aéroplanes.

Tous les soldats criaient :

« A Paris ! à Paris ! là nous trouverons de jolies filles et tous les bijoux que nous voudrons. »

Et, naïvement, ils demandaient des adresses de joailliers.

Quand les chariots d'aéroplanes passèrent, leurs

conducteurs gouaillaient en disant que, si Paris résistait par terre, il serait bombardé par les airs.

Et la horde des soldats de von Kluck s'en allait lourdement à la curée, vers la terre promise...

Il a été impossible de connaître exactement le chiffre des Anglais restés sur le champ de bataille de Néry. Les Allemands, ayant pris possession du village dans la même après-midi, inhumèrent pêle-mêle les morts ennemis et leurs propres soldats tués. Les gens du pays retrouvèrent çà et là des cadavres pendant plusieurs jours; 200 à 300 chevaux furent aussi enterrés par eux.

Quant aux blessés, ils furent nombreux de part et d'autre; dans la seule ambulance installée à la maison de la Mission de Béthisy-Saint-Pierre et entretenue avec dévouement par l'abbé Bézard, supérieur, par le docteur Lajeunouze, par la sœur Benoît et par Mlle Juliette Caron, plus de 80 Anglais blessés, dont un officier supérieur, furent recueillis au cours de ces journées, soignés et la plupart guéris. Par un joli geste, le prince de Galles alla lui-même, le 21 février dernier, remercier leurs sauveurs et leur remettre la Croix des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Le seul officier survivant du combat de Néry, le lieutenant Giffard, fut décoré de la Légion d'honneur. Le sergent-major Dowell reçut la croix de Victoria, le canonnier et le conducteur la médaille militaire anglaise. Tous ces braves avaient, en effet, noblement contribué à un fait d'armes qui est une des plus belles actions de guerre de nos alliés

et qui fera certainement de Néry un des pèlerinages les plus fréquentés par les admirateurs du courage et de la ténacité britanniques, au service de la noble cause que nous défendons ensemble.

VIII

Les Allemands à Verberie

Nous avons laissé précédemment les Allemands arrêtés devant *Verberie*, au passage à niveau du chemin de fer d'Estrées-Saint-Denis à Crépy-en-Valois, dans la matinée du 1er septembre. Une batterie alliée, établie sur le sommet du plateau de Longmont, les bombardait et les empêchait d'avancer.

Vers 3 heures de l'après-midi, le même jour, une autre batterie française de 75, soutenue par des alpins, vint à son tour prendre position sur le même plateau, derrière la ferme de *la Borde*, sur le chemin de Néry à Villeneuve-sur-Verberie. De là, elle canonnait aussi l'ennemi sur la route de Compiègne. Mais l'artillerie allemande, d'une portée supérieure, répondait facilement, de la vallée, à cette canonnade. Cependant, la batterie française souffrit surtout des projectiles que lui envoyaient de beaucoup plus près des batteries ennemies qui, après l'évacuation de Néry par les Anglais, vers midi, étaient venues s'installer entre ce village et la ferme de *la Boissière*, sur le chemin de Saint-Waast, et contrebattaient à petite portée nos 75 de la Borde.

Ceux-ci furent bientôt obligés de céder et de battre en retraite. En effet, le mouvement tournant des Allemands par Néry commençait à produire ses effets. De plus, l'ennemi avançait en force dans la côte de Verberie, sur la route de Senlis, et menaçait

les alliés d'enveloppement. Les 150 alpins, soutiens de la batterie alliée établie à La Boissière pour arrêter les envahisseurs venant de Compiègne, ne purent même s'échapper à temps. Un certain nombre avaient été tués ou blessés par les projectiles ennemis. Pendant que les canons étaient enlevés au galop par leurs servants, presque tout ce qui restait de ces alpins, pris entre deux feux, fut fait prisonnier.

Au cours de cette même après-midi du 1er septembre, la ville de Verberie elle-même était occupée, après quelques coups de feu échangés avec d'autres chasseurs alpins qui se retiraient par Aramont sur la route de Rhuis. Une troupe allemande se répandait alors dans le bourg, réquisitionnant à tort et à travers, suivant la coutume, et pillant les maisons abandonnées. Et, comme la note comique ne peut jamais faire complètement défaut, même dans une organisation tudesque, les occupants de Verberie trouvèrent bon d'afficher sur les murs de la petite ville l'inscription suivante : « Tout Français qui sera pris à piller sera fusillé sur-le-champ. »

Ces aimables farceurs voulaient simplement se réserver le fructueux monopole de la « foire d'empoigne ».

Au même moment, d'autres unités ennemies, pénétrant entre *Verberie* et *Cappy*, montaient la route nationale n° 32 dans la direction du *Murger* et de *Villeneuve-sur-Verberie*, protégées contre les obus et la fusillade par les méandres boisés de la côte qui gravit la falaise pendant près de 2 kilomètres.

Dans la nuit, plusieurs régiments ennemis prirent

le même chemin. La traversée de Verberie, accompagnée des pillages habituels, devait, d'ailleurs, durer quarante-huit heures. Le 2 septembre au matin, les masses ennemies étaient plus denses; dans la nuit du mercredi 2 au jeudi 3, ce furent surtout des convois, des cavaliers et des équipages qui passèrent. Mais un bataillon du 46e régiment d'infanterie allemande constitua la garnison permanente de Verberie qu'elle ne quitta que le 9 septembre. Le 11, à 9 heures du matin, les derniers Allemands abandonnèrent Verberie, emmenant quelques soldats prisonniers, et, deux heures après, nos premiers dragons y arrivaient.

Revenons au 2 septembre.

Ce jour-là les envahisseurs furent sur le point de commettre un assassinat comme ils en perpétrèrent un si grand nombre contre les membres de notre clergé et du clergé belge.

M. l'abbé Duret, curé de Verberie, aidé de M. Pingeot, adjoint, — personne n'étant plus qualifié pour cette triste besogne dans la petite ville presque complètement abandonnée, — s'occupaient à enlever et à inhumer les tués du combat de la veille. Avec un dévouement admirable, ils les ramassaient un par un, les plaçaient dans une grande charrette à bras et, l'un tirant, l'autre poussant, ils les portaient au cimetière. Les Allemands qu'ils rencontraient, incapables d'être touchés de l'acte de ces deux hommes de bien s'abaissant volontairement à cette œuvre d'émouvante charité dont ils ne saisissaient que le côté ridicule, ricanaient en voyant passer ce singulier cortège.

Les deux bons citoyens avaient déjà fait plusieurs voyages, et s'occupaient à relever sur leur charrette un grand soldat anglais tombé à la sortie du faubourg, sur la route de Compiègne, lorsqu'ils furent abordés par trois officiers qui semblaient les chercher dans une automobile.

S'adressant au vénérable ecclésiastique, l'un de ces officiers lui demanda d'un ton rogue de lui dire où était le soldat anglais qu'il affirmait être caché dans Verberie.

L'abbé Duret, ignorant complètement si un Anglais avait pu se dissimuler chez quelqu'un de ses paroissiens, répondit qu'il ne savait rien.

« Il faut pourtant que vous me le disiez, s'écria l'autre tout à coup en colère. Dites-le moi donc tout de suite, ou je vous fais fusiller immédiatement. »

Et, rudement, il l'envoya d'une bourrade contre un mur voisin, en face duquel se tenait un peloton de soldats, le fusil à la main.

Le pauvre curé crut sa dernière heure arrivée.

« Je vous jure et vous donne ma parole de prêtre, s'exclama-t-il, que je ne sais rien de ce que vous me demandez, et que je ne puis, par conséquent, vous répondre.

— Ah ! les serments des prêtres français, reprit en ricanant l'officier, nous savons ce que cela vaut. »

Probablement frappé, néanmoins, de l'air de sincérité du curé, il parlementa un instant avec ses compagnons; puis, écartant les soldats, il fit signe d'un geste insolent à l'abbé Duret de monter avec eux dans l'auto et lui ordonna de les conduire au château de

Cappy, devant lequel ils passèrent sans s'arrêter, puis à Saintines, et enfin à Néry, toujours en le brutalisant et en le menaçant, à la moindre hésitation, de le tuer immédiatement s'il les trompait.

A cette dernière injonction de les conduire à Néry, le pauvre curé pensa qu'il n'avait plus qu'à recommander encore une fois son âme à Dieu. En effet, il savait bien à peu près dans quelle direction se trouvait Néry, situé sur le plateau du Valois, à 6 ou 7 kilomètres de Verberie, mais ce village étant d'un autre canton, et par conséquent d'un autre doyenné que sa paroisse, et appartenant à une région toute différente, il n'y était jamais allé. Fort heureusement pour lui, il put lire suffisamment les plaques indicatrices des chemins pour guider convenablement ses bourreaux.

Ceux-ci, arrivés à Néry, occupé depuis la veille par leurs troupes dans les circonstances dramatiques que nous avons relatées plus haut, firent descendre l'abbé, en lui enjoignant de ne pas bouger, puis conférèrent avec leurs camarades. Après une assez longue conversation, ils ordonnèrent à M. Duret de les conduire encore à Verrines. Pour le coup, le pauvre ecclesiastique se crut mort. Il avait bien entendu parler vaguement du hameau de Verrines, mais il ignorait complètement où il pouvait être situé.

Il dit son embarras à l'officier, lequel lui répondit rageusement qu'il eût à les conduire immédiatement au lieu indiqué, sous peine d'être, séance tenante, passé par les armes.

L'abbé, perdant patience, allait lui demander de

cesser ce jeu cruel et de le faire fusiller tout de suite, lorsque, des paysans de Néry venant à paraître, il se fit indiquer le chemin à prendre. Au moment où il allait de nouveau se mettre à la disposition de ses brutaux conducteurs, une autre automobile surgit, amenant un officier supérieur avec lequel eut lieu un conciliabule à la suite duquel l'officier qui avait été depuis Verberie le conducteur du curé lui fit, sans dire mot, un signe ordonnant un changement de position. Comme ce signe indiquait un mur, l'ecclésiastique alla se placer devant, persuadé que le dernier acte de sa tragédie allait se jouer là. Mais, sans plus s'occuper de lui les officiers s'éloignèrent et l'abbé comprit enfin qu'on le laissait aller.

Il ne se le fit pas dire deux fois, reprit le chemin de Verberie aussi vite que le lui permirent sa fatigue et les émotions par lesquelles il avait passé depuis plusieurs heures, et arriva exténué, vers 7 heures du soir, à son presbytère où on ne l'attendait plus. Ses amis étaient, en effet, dans une affreuse inquiétude : des coups de feu avaient éclaté peu après son arrestation et on était persuadé qu'il avait été fusillé sur place.

Nous avons un peu longuement peut-être relaté ce petit épisode dont nous tenons le récit de la victime elle-même, parce qu'il montre bien que les procédés des Allemands étaient partout les mêmes. Mais que penser de la mentalité d'officiers qui traitent avec cette impertinence brutale un prêtre vénérable et cultivé — sinon « kulturé » — curé d'une grosse paroisse et qu'ils savent bien ne pas être le premier

venu ? Pourquoi montrer une pareille goujaterie vis-à-vis des gens que l'on veut fusiller ? Il paraît, en effet, inutile de les insulter et de les maltraiter. Ne suffirait-il pas de les tuer ?

Le curé de Verberie subissait ce calvaire, comme nous venons de le voir, le 2 septembre. Les Allemands étaient alors les seuls maîtres du pays. Dès la veille, en effet, nous l'avons raconté, les groupes alliés, qui occupaient le plateau des deux côtés de la route de Paris par Senlis, — à Saint-Germain-de-Rhuis et sur le Longmont, — risquaient d'être coupés en deux ou enveloppés et de se voir privés de leurs lignes de retraite. La surprise des Anglais à Néry augmentait encore le péril.

La retraite s'imposait donc, et, dès le 1er septembre dans la soirée, les troupes alliées s'écoulaient par la vallée de l'Oise vers Pontpoint et Pont-Sainte-Maxence, et par les plateaux vers Senlis, ou, plus à l'est, dans la direction de Raray, Montépilloy, Borest, Fontaine-les-Cornu, Crépy-en-Valois et Nanteuil-le-Haudouin.

IX

De Verberie à Creil, Chantilly, etc...

Ayant détruit la résistance au passage de l'Oise et gravi la falaise qui surplombe cette rivière au plateau de Longmont, les Allemands se divisèrent en trois groupes :

Le premier, suivant la vallée, bouscula les derniers alliés qui résistaient encore vers *Rhuis*. C'est dans ce village qu'eut lieu la dernière escarmouche. Soldats en retraite, ambulances, canons, groupes de fuyards à pied, à cheval, en carriole, bêtes de somme, etc., encombrèrent pendant tout un jour la route de Verberie à Pont-Sainte-Maxence. Certains mirent quatre heures pour faire 6 kilomètres. A Pont-Sainte-Maxence, dont le pont, chef-d'œuvre de Perronnet, sauta le 1er septembre, vers 15 heures, tout ce lamentable cortège fut dirigé sur Verneuil-sur-Oise, puis, par Apremont et Saint-Maximin, sur Saint-Leu-d'Esserent, où ces malheureux purent enfin mettre le fleuve entre eux et l'ennemi.

Les Allemands, continuant leur poursuite, serraient d'ailleurs de très près les troupes en retraite et les fuyards civils, car ils arrivèrent à Creil le 2 septembre dans la soirée. Les dernières troupes françaises, le 282e d'infanterie et des Sénégalais, avaient évacué la ville dès la veille mardi, et nos soldats du génie, restés en arrière, avaient fait sauter les ponts sur l'Oise dans l'après-midi (à 1 h. 30) du mer-

credi 2. Les premiers Allemands venant de *Clermont*, après avoir allumé des incendies à *Rantigny* (fabrique de chaussures de M. Legrand) et ailleurs, arrivèrent presque aussitôt, et on échangea des coups de fusil d'une rive à l'autre. Les quelques soldats français qui tiraillaient ainsi durent bientôt rejoindre leur gros dans la direction du sud-est et, pendant qu'une batterie ennemie, installée sur les hauteurs de *Brenouille*, fouillait la ville en y envoyant quelques obus qui firent d'ailleurs peu de dégâts, les premiers fantassins allemands réussirent à passer la rivière sur les débris du pont qui n'avait pas été complètement détruit. Ils se jetèrent d'abord avidement sur les magasins d'alimentation et sur les vivres qu'ils trouvèrent chez les particuliers.

Ils paraissaient, en effet, mourir de faim.

Puis, une fois repus, ils se livrèrent à leurs excès habituels. La besogne leur était particulièrement facilitée à Creil, dont les nombreuses usines abritaient, avant la guerre, des nids d'espions. Guidés par ces malandrins, ils brûlèrent d'abord les habitations de deux ou trois officiers français sur le front; puis, mis en goût, d'autres maisons encore au nombre d'une cinquantaine. Presque toute la rue Gambetta fut ainsi incendiée. Les demeures que le feu épargnait étaient saccagées. Les personnes n'étaient pas plus ménagées que les immeubles : ils assassinèrent plusieurs habitants inoffensifs (*Rapport officiel de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes*), en prirent d'autres comme otages et forcèrent, pendant sept jours consécutifs, 200 civils à creuser des

tranchées aux abords du plateau, derrière le cimetière. Dans le mur du parc de M. Rouher, ils leur firent pratiquer des meurtrières, opérèrent de grands abatis d'arbres et organisèrent une défense que la brusque reprise de l'offensive des alliés ne leur permit pas d'utiliser.

Nogent-les-Vierges eut aussi beaucoup à souffrir de l'occupation des ennemis. Ils pillèrent copieusement, et le maire, M. Ducrocq, resté à son poste, fut gardé à vue comme otage pendant seize longues heures.

A *Montataire*, au contraire, il n'y eut pas d'occupation régulière. Les Allemands se contentèrent d'y patrouiller sans causer de sérieux dégâts; sans doute ménageaient-ils ses grandes usines métallurgiques avec l'arrière-pensée de s'en servir quands ils seraient les maîtres, comme ils l'ont fait partout, en Belgique et dans nos départements du nord-est.

Le jeudi matin 3 septembre, les envahisseurs de Creil, venus de la rive droite de l'Oise, furent rejoints par ceux qui arrivaient de Verberie par *Verneuil*, de l'autre côté du fleuve. Le défilé de toutes ces troupes dura vingt-sept heures. Elles se dirigeaient vers l'est.

De Creil, l'ennemi gagna *Chantilly*, *Gouvieux* et *Lamorlaye*, où les soldats pillèrent et violèrent. Ils emportèrent notamment des tableaux de prix dans la belle habitation de Mme Chanut.

A *Gouvieux*, des éclaireurs cyclistes assassinèrent, sur la route, un jeune homme et sa sœur, Mme Augier, qui se rendaient paisiblement en voiture à Chantilly avec leur mère, Mme Lesiège, laquelle fut

elle-même grièvement blessée. Le même jour, dans la même commune, un autre garçon âgé de 17 ans, nommé Descorps, parti à bicyclette, fut trouvé mort la gorge traversée d'un coup de baïonnette.

Le matin de ce jeudi 3 septembre, à 9 heures, les premiers Allemands entrés à *Chantilly* arrêtèrent le maire, M. Vallon, comme otage et l'emmenèrent au pavillon d'Enghien. Ils ne le relâchèrent qu'à 1 heure de l'après-midi, moyennant la promesse de rester en permanence à l'Hôtel de ville. En même temps arrivait le 3e bataillon du 27e régiment d'infanterie de landwehr, le même régiment, croit-on, qui, venant de Clermont par Creil, avait mis le feu à la rue Gambetta, dans cette dernière ville.

Des deux autres bataillons de ce régiment, l'un avait bivouaqué un instant le matin sur la pelouse et s'était ensuite dirigé, par la route de la *Chapelle-en-Serval*, vers *Mongrésin* où il cantonna; l'autre avait été s'installer au Mont-de-Pô, entre Gouvieux et Lamorlaye. Six canons avaient été mis en batterie au lieu dit le Coq-Chantant, hauteur d'où la route de Creil descend sur Chantilly, dominant complètement la ville.

Deux compagnies du 3e bataillon se présentèrent dans l'après-midi au château de Chantilly. Ils annonçaient pour le lendemain l'arrivée d'une nouvelle troupe de 2.000 hommes. Les officiers furent reçus par les conservateurs, MM. Elie Berger, membre de l'Institut, lequel heureusement parlait l'allemand, et G. Macon. Ils levèrent les ponts-levis et s'installèrent. Les officiers dînèrent au château et furent logés dans

les chambres des petits appartements, et les 500 sous-officiers et soldats sur de la litière étendue dans les grandes pièces du château.

Somme toute, aucun dégât appréciable ne fut commis ce jour-là. Mais on pouvait craindre que le lendemain les envahisseurs n'aient l'envie de satisfaire leur manie d'emporter ce qu'ils appellent par euphémisme quelques « souvenirs ». MM. Elie Berger et Macon que le commandant avait priés de se tenir à sa disposition le matin du 4 septembre de bonne heure, pour lui faire visiter le château et ses collections — dont seuls les objets les plus précieux avaient été mis à l'abri — n'étaient pas sans inquiétude sur la discrétion de leurs hôtes forcés. Fort heureusement, avant le lever du jour, un ordre leur arriva tout à coup; dès l'aube ils filèrent en même temps qu'un autre régiment de réserve, le 32e, campé à l'est de Saint-Maximin, et prirent la route de Senlis; Chantilly en fut définitivement débarrassé. On ne vit plus que quelques patrouilles de uhlans et de dragons, qui circulèrent dans le pays jusqu'au 8 septembre.

Ce que nous venons de dire met à néant une histoire qu'on a racontée partout et imprimée dans les journaux. On a prétendu que si Chantilly avait été épargné et le château respecté, c'est que cette royale habitation était destinée à abriter le kronprinz — tandis que l'empereur, son père, habiterait le palais de Compiègne — pendant le siège et l'occupation de Paris. On voit, par ce que nous disons ci-dessus, que l'explication de ce fait est beaucoup plus simple. Si les Allemands ont épargné le château de Chantilly et ses

richesses, c'est qu'ils n'ont pas eu le temps de faire autrement, puisque, arrivés le 3 septembre dans l'après-midi, fatigués et ne pensant qu'à se restaurer et à se reposer, ils en sont repartis le 4 au matin.

J'ai dit que des patrouilles s'étaient encore montrées à Chantilly du 4 au 8 septembre. Une de ces patrouilles, composée de uhlans, fut attaquée et mise en fuite le 5 septembre, à l'intersection de la route de Gouvieux et de celle de Paris, à l'entrée de Chantilly, près de l'octroi, par des pompiers de Paris survenus inopinément dans une quinzaine d'automobiles. Ce jour-là, 5 septembre, l'armée de Paris commençait son offensive vers Dammartin et la Marne. Ces pompiers étaient donc très probablement chargés d'une reconnaissance. Les 6, 7 et 8 septembre, d'autres patrouilles de dragons allemands circulèrent dans le pays. L'officier commandant l'une d'entre elles s'arrêta un jour devant la grille du château et parlementa avec M. Macon. Il lui dit entre autres choses qu'il voulait voir des écuries de course, et, le quittant, il repartit avec ses hommes vers Chantilly. C'est probablement cet officier qui fut le héros malheureux d'une petite histoire assez comique qui vint amuser un instant les habitants de Chantilly.

Guidé par des cavaliers allemands, employés comme *lads* avant la guerre dans les grandes écuries de course, l'officier se présenta chez des entraîneurs et y prit les chevaux à sa convenance. Chez MM. Cunnington et Michel Pantall, les meilleurs chevaux, dont les Allemands possédaient le signalement détaillé, furent réquisitionnés. Fort heureusement beau-

coup avaient été mis à l'abri. Chez M. Ephrussi, cependant, ils trouvèrent Bavard III, un des héros du turf. L'officier le fit seller et il eut la fâcheuse idée de vouloir l'emmener lui-même. Il l'enfourcha donc bravement.

Mais Bavard III était sans doute un bon patriote. Agacé par les brutalités de son chevaucheur d'occasion, qui, inexpérimenté, « tirait sur les rênes comme s'il eût monté un cheval de Mecklembourg », le noble pur sang, après quelques ruades énergiques, « déposa son cavalier au premier tournant et alla faire un tour sur les Aigles; après quoi, la conscience tranquille, il regagna son box ». Les Allemands ne revinrent pas le chercher, soit que l'officier fût un peu honteux de sa mésaventure, soit que leur départ subit ne leur en eût pas laissé le temps, et Bavard III resta fidèle à l'alliance franco-anglaise.

Ce fut la dernière visite des Allemands à Chantilly.

Le 9 au matin, quarante autres automobiles chargées de zouaves traversèrent brusquement la ville et poussèrent jusqu'à *Senlis* d'où ils ramenèrent une vingtaine d'Allemands qu'ils avaient surpris. La première de ces automobiles revint à Chantilly vers 9 h. 30 et rencontra près de l'église un traînard allemand demeuré seul dans la ville et qui fut immédiatement emballé. Les autres autos, revenant de Senlis, se heurtèrent, vers 11 heures, dans le village de Saint-Firmin, à une patrouille de cavaliers allemands. « J'ai entendu les coups de fusil — m'écrit obligeamment M. G. Macon à l'amitié duquel je dois la plupart de ces détails, — mais je crois qu'il n'y eut ni tués ni

prisonniers et que les Allemands réussirent à s'échapper. On n'en vit plus ensuite. Le 10, à 8 heures du soir, les troupes françaises commencèrent à passer; le 6e dragons séjourna la nuit à Saint-Firmin. »

X

Les combats autour de Senlis. — Incendie de cette ville par les Allemands

Un second groupe allemand, sorti de Verberie, avait suivi la route nationale se dirigeant vers *Senlis* en poussant devant lui l'arrière-garde de l'armée française. Quelques coups de feu furent échangés dans la plaine entre *Brasseuse* et *Villers-Saint-Frambourg* et, peu de temps après le passage par ce dernier village d'un convoi d'autobus évacuant des chasseurs alpins par *Saint-Christophe* et *Fleurines* vers *Verneuil*, où nous avions établi un pont de péniches, les Allemands disposèrent quelques pièces au-dessus du hameau de la *Roue-qui-tourne*, d'où ils canonnèrent de petits groupes de turcos, de sénégalais et de lignards qui tiraillaient encore près de la maison du garde forestier, à la limite de la forêt d'Halatte près d'Ognon.

Puis, quand ces traînards eurent disparu en forêt dans la direction de Senlis, l'infanterie ennemie s'avança, pilla en passant *Villeneuve-sur-Verberie*, où le maire, M. Marissal, fut pris comme otage, et *Villers-Saint-Frambourg*, où un nommé Jeandin fut assassiné à coups de baïonnette par des soldats du 49ᵉ poméranien et une femme violentée devant son mari, en présence d'un officier teuton; enfin, elle traversa avec précaution la bande de bois de moins d'un kilomètre par laquelle passe la route nationale sur le territoire d'*Ognon*.



III. — CARTE DES COMBATS AUTOUR DE SENLIS (2 ET 3 SEPTEMBRE 1914).

Pendant ce temps, une forte colonne d'infanterie — on a parlé de trois régiments, mais cela paraît absolument exagéré — s'installait confortablement dans le château de ce village et ses vastes dépendances, non sans avoir molesté et menacé de mort l'intendant du domaine, Alsacien resté à son poste. La masse des envahisseurs débouchait enfin sur la commune de Chamant, après les bois de la Queue-d'Ognon et de Malgenette, au delà desquels les Allemands trouvaient la plaine où s'élèvent, à 4 kilomètres à peine, les clochers de Senlis.

Balagny-sur-Aunette était occupé à peu près en même temps, et si quelque « Herr Doktor Professor » à lunettes se trouvait parmi les Allemands qui prenaient possession de la ferme du pays, ancienne gentilhommière encore ornée d'une jolie tourelle du XVI[e] siècle, il dut éprouver un certain embarras en pensant que, dans ces murs, le fameux Grotius avait écrit, dans l'été de l'année 1623, pendant qu'il était l'hôte du président Jean-Jacques de Mesmes, son fameux traité « *De Belli jure et Pacis* ». Le droit de la guerre ! Comme du droit de la paix, on sait ce que les Teutons en ont fait, en suivant depuis Visé et Liége la traînée de ruines sanglantes qu'ils laissèrent derrière eux. Et le jour même, ils vont encore donner la mesure de leur respect pour ce droit en saccageant — sans aucune raison ni nécessité militaire — la petite ville dont on aperçoit d'ici le haut clocher au pied duquel Grotius, en quittant Balagny, passa quelques semaines et où il termina son ouvrage au mois d'octobre de la même année.

Ce jour-là, mercredi 2 septembre, l'arrière-garde française occupait encore Senlis et les environs. Entre autres troupes, cette arrière-garde se composait de la 56e division de réserve, formée des 294e, 354e et 355e régiments d'infanterie (111e brigade), des 350e et 361e régiments (112e brigade), des 65e, 66e, 67e et 69e bataillons de chasseurs à pied, plus de bataillons de marocains avec de la cavalerie territoriale, enfin des 13e et 32e régiments d'artillerie, plus un groupe du 25e de la même arme.

Sachant que Montépiloy était déjà, comme nous le verrons bientôt, occupé par l'ennemi, deux batteries du 13e et deux du 32e s'étaient postées entre la route de Senlis à Crépy et le village de Balagny; une batterie était à la croix de *Villemétrie*, une au-dessus de la carrière de *Montlévêque* et enfin trois autres batteries étaient échelonnées sur la route de Montlévêque jusqu'à la rencontre de la route de Nanteuil-le-Haudouin. Il y avait en tout 36 pièces de 75.

Ces troupes avaient l'ordre de tenir jusqu'à midi.

Un duel d'artillerie s'engagea donc entre nos batteries et les 26 pièces que l'ennemi avait montées à *Montépiloy* (1). Puis, leur mission d'arrêt accomplie,

---

(1) Là tombèrent, entre autres braves, le capitaine d'artillerie Louis Faucillon, cité à l'ordre du jour de l'armée, le brigadier Louis Poignet et l'artilleur Gustave Martin, tués par un obus en repérant sans abri le tir de leur batterie. Un modeste monument a été élevé à leur mémoire, à l'endroit même où ils furent frappés, à droite de la route de Senlis à Crépy, près de la bifurcation du chemin de Montlevêque.

nos canonniers cessèrent le feu entre 11 heures et demie et midi et battirent en retraite avec leur matériel, les uns par la route de Paris, passant par Senlis, les autres à travers la forêt par le vieux chemin de Meaux et le pavé Davesnes.

En même temps, l'infanterie commençait à évacuer Senlis.

C'est alors que les Allemands, qui suivaient toujours pas à pas nos troupes en retraite, occupèrent le village de *Chamant* et y installèrent immédiatement des batteries derrière le château (1). Vers 3 heures de l'après-midi, une quinzaine de pièces commencèrent sur la ville de Senlis un bombardement qui fut court et violent. Ce bombardement, destiné à terroriser les habitants et à tâter le terrain pour voir si notre armée y organisait la résistance, visait surtout la cathédrale. En effet, sur les 80 obus qui furent comptés, une quarantaine tombèrent sur ce beau monument, parure de l'Ile-de-France et que l'on aperçoit de plusieurs lieues à la ronde.

Fort heureusement, ces obus ne causèrent pas de grands dommages, ni à la ville, ni à l'église. Cependant, dit un document officiel (*Rapport à la commission des monuments historiques sur la visite faite à l'ancienne cathédrale de Senlis le 29 septembre* 1914, sous la présidence de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts), les projectiles frappèrent « les

(1) Inutile de dire que ce château, appartenant à la baronne de Forest, fut odieusement pillé.

arêtiers de la flèche, les crochets qui les décorent, les pinacles qui surmontent les angles de l'étage carré, les têtes en saillie au bas de ces pinacles, l'archivolte de la baie intérieure de l'étage des cloches, la balustrade au-dessus de la façade principale, une statue placée au-dessus de cette balustrade, dont la chute a brisé une gargouille. A l'intérieur du clocher, à l'étage du beffroi, une des piles a été gravement endommagée... » Enfin, des obus crevèrent le grand comble en plusieurs endroits et brisèrent des parties de la charmante balustrade de pierre ajourée et fleurdelysée.

En ville, deux ou trois commencements d'incendie (notamment dans la maison Savary, près de l'Hôtel de ville) furent rapidement éteints et on eut seulement à déplorer la mort d'un brave ouvrier, nommé Dropsit, foudroyé par une des premières bombes tombées devant l'Hôtel de ville, où, en sa qualité de sapeur-pompier, il venait à l'ordre.

Cependant, aucune riposte ne survenant puisqu'il n'y avait plus à Senlis aucune artillerie française, les canons allemands se turent, et l'avant-garde ennemie pénétra dans la ville. Vers 4 heures du soir, un officier, entré par la porte de Compiègne à la tête d'un peloton de cavalerie, se présentait à l'Hôtel de ville où il était reçu par M. Odent, maire, resté noblement à son poste, ainsi que ses adjoints, MM. Gaston de Parseval et Michel Robert.

Pendant ce temps, d'autres éléments arrivaient par la rue du Châtel ou contournaient la ville par les promenades.

Nous ne referons pas ici, après beaucoup d'autres (1), le récit de ce qui se passa alors dans cette coquette et tranquille cité dont les deux enceintes successives — romaine et moyennâgeuse — prolongées par de grands faubourgs, au milieu d'une plaine fertile entourée de forêts, occupent un promontoire au-dessus du confluent de deux petites rivières aux noms bucoliques, la Nonnette et l'Aunette.

Nous dirons seulement qu'au moment même où l'officier d'avant-garde allemand recevait du maire, à l'Hôtel de ville, l'assurance que la population civile était absolument pacifique et que les derniers soldats français étaient en retraite sur la route de Paris, un événement imprévu pour le malheureux magistrat municipal se passait sur un autre point de la ville.

---

(1) Citons d'abord les écrits de témoins oculaires, tels que : M. le chanoine Dourlent, archiprêtre de la cathédrale (*Senlis martyre*, conférence, Paris, 1915, in-8°); le baron André de Maricourt (*Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1914 et *Revue hebdomadaire* du 6 février 1915, et d'autres articles, parmi lesquels nous signalerons celui intitulé les « Morts héroïques » dans l'*Echo de Paris* du 5 septembre 1915); M. l'abbé Cavillon, aumônier de l'hôpital (*L'Hôpital général de Senlis pendant l'occupation allemande*); M. Léon Fautrat (« Senlis, 1870-1914 », *Senlis*, in-8° (Vignon), 1915); puis l'article de M. de Noussanne (« Journal d'un bourgeois de Senlis », dans le *Correspondant* du 10 novembre 1914); la brochure de M. Loup Bertroz, directeur du *Courrier de l'Oise* (« Senlis pendant l'invasion allemande », Senlis, in-8 de 96 pages); *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de monuments d'art du passé* (Paris, Hachette, in-8); enfin, les Notices lues au comité archéologique de Senlis et d'autres documents qui seront publiés prochainement.

Les troupes allemandes, entrées à ce moment dans Senlis par les portes de Compiègne et de Villevert, s'avançaient rapidement par les rues du Châtel et Vieille-de-Paris, d'une part, et la rue de la République, d'autre part, pour gagner le faubourg Saint-Martin et se rejoindre au sommet de l'angle formé par les deux voies. Dans la rue de la République, très large, les officiers marchaient au milieu de la chaussée, les soldats sur les trottoirs. Tout à coup, des traînards français et marocains, attardés près de l'auberge du Point-du-Jour, se mirent à tirer sur les Allemands qui montaient les deux rues et qui, suivant leur barbare coutume, poussaient devant eux des citoyens paisibles ramassés çà et là, parmi lesquels des femmes et des enfants, pour se protéger contre la fusillade.

Cette suprême tentative de défense fut l'arrêt de mort de M. Odent, maire, et de plusieurs autres citoyens, qui, pris immédiatement comme otages, au hasard des rencontres, furent, séance tenante, dirigés sur Chamant où était le quartier général allemand. Ces six otages étaient les sieurs Pommier, Barbier, Aubert, Cottereau, Arthur Rigault et Dewert. Ils furent froidement assassinés, vers 10 heures du soir, une heure avant le maire, après avoir subi comme lui un martyre que nous ne raconterons pas ici une fois de plus.

Nous rappellerons seulement que, d'après les témoins oculaires, l'honorable maire de Senlis, homme cultivé et de la meilleure tenue, fut, devant les deux officiers qui présidaient à son calvaire,

odieusement traité par la soldatesque qui lui arrachait ses gants pour l'en souffleter et sa canne pour l'en frapper violemment sur la tête. Ces faits incroyables sont constatés officiellement dans le *Rapport de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes*. Encore une fois, quelle est la mentalité de ce peuple qui ne se contente pas de fusiller les victimes innocentes de sa fureur sanguinaire, mais qui se donne encore le sadique plaisir de les couvrir d'opprobre avant de les tuer !

Un autre *lot* d'otages, composé de quinze personnes, parmi lesquelles MM. Toupet, Cochet, employé de la mairie, emmené aussi à Chamant et menacé du même sort, fut plus heureux, grâce à la présence d'esprit et au tact d'un d'entre eux, M. Mader, qui, parlant allemand, put s'expliquer et obtint d'être mis en liberté ainsi que ses compagnons.

Pendant cet enlèvement d'otages, l'incendie systématique commençait. Dès 4 heures et demie, les premières maisons flambaient. Des soldats préposés à cette triste besogne mettaient le feu à la gare, à la rue Bellon et au carrefour de la Licorne, à plusieurs belles demeures de la rue de la République (ancienne rue Neuve-de-Paris) et à presque tout le faubourg Saint-Martin.

Le meurtre accompagnait l'incendie. Plusieurs civils, MM. Simon, Mégret, Barbier, Eckès, etc., étaient froidement fusillés, pendant que d'autres, MM. Levasseur, Leymarie, Minouflet, Audibert, Painchaux, etc., pris comme boucliers par les sou-

dards teutons dans leur poursuite de nos troupes, tombaient sous des balles françaises (1).

Il est à croire que cette impitoyable répression d'une résistance imaginaire des civils avait été préméditée à Senlis comme ailleurs : « Nous avons l'ordre de faire de Senlis le Louvain français », disait un officier à M. le chanoine Dourlent, curé-doyen de la cathédrale, forcé de se mettre à la disposition de l'ennemi (2).

Quoi qu'il en soit, le résultat de cette orgie de sang et de ruines fut la mort d'une trentaine d'inoffensifs civils, l'incendie de 105 maisons et des dégâts estimés au minimum à 5 millions de francs. Fort heureusement, en dehors de la rue de la République, où plusieurs beaux hôtels furent détruits, entre autres la jolie maison du XVIIIe siècle appartenant à M. Delaunay et la sous-préfecture-tribunal, ancien couvent de la fin du XVIIe siècle, les incendiaires s'attaquèrent surtout au faubourg où les derniers coups

---

(1) On a raconté d'autres violences et d'autres cruautés que je préfère passer sous silence, n'ayant pu en avoir la preuve. Nos ennemis sont assez riches en atrocités pour que, en dépit du proverbe, on ne leur en prête pas qui ne soient absolument vérifiées.

Un acte de barbarie que nous pouvons néanmoins relater, puisqu'il est attesté par le baron André de Maricourt, témoin oculaire, c'est celui dont fut victime ce malheureux soldat, père de six enfants, blessé et se traînant par les rues et qui, achevé de six coups de revolver dans le ventre, vint agoniser à l'ambulance de Saint-Vincent (*Op. cit.* dans *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1914).

(2) Parmi les bons citoyens qui montrèrent le plus grand dévouement, nous citerons MM. Gaston de Parseval et Michel Robert, adjoints, et Calais, secrétaire de la mairie; Cultru, Sainte-Beuve, Fautrat, Frigault, Gandillon, conseillers

de feu avaient été tirés et par où ils commencèrent leur infernale besogne. Les deux enceintes anciennes, qui constituent la ville proprement dite, eurent donc relativement peu à souffrir, et l'aspect du vieux Senlis, avec ses intéressants monuments et ses antiques souvenirs, avec ses rues circulaires tournant autour de son enceinte romaine en terrasse, survivra à cet affreux désastre.

Pendant que les assassins et les incendiaires poursuivaient dans la pauvre ville martyre leur œuvre diabolique, la lutte continuait entre les Allemands qui avançaient vers l'extrémité du faubourg et les derniers soldats français en retraite vers le sud.

Le combat qui fut livré dans la plaine de l'hôpital au delà de Senlis, vers Pontarmé, fut assez violent.

Des éléments de la 56e division de réserve étaient chargés de protéger la retraite et de tenir en respect jusqu'au soir les Allemands débouchant de Senlis.

Le 361e régiment, venant de Sacy-le-Grand par

---

municipaux; Cochet, employé à la mairie, et Boulet, concierge; le docteur Ader; l'abbé Cavillon, aumônier de l'hôpital, et la supérieure des sœurs de la Charité attachées à cet établissement; les religieuses de Saint-Joseph de Cluny; Mme Martin-Decaen, présidente, et plusieurs dames de la Croix-Rouge; l'abbé Conen, supérieur, et l'abbé Bresson, préfet des études de l'institution de Saint-Vincent; le vicomte et le baron de Maricourt; MM. Dufourmentel, Leroux, Carcel, Tarcy, Prévost; d'autres encore que je ne puis citer; tous firent bravement plus que leur devoir, souvent au péril de leur vie, pour atténuer les violences et les misères sanglantes de ces tristes jours, pour résister le plus possible aux exigences du vainqueur, pour recueillir et soigner les blessés, maintenir l'organisation des services publics, enfin permettre à la pauvre ville mutilée de gagner des jours meilleurs.

Cinqueux, Angicourt, Rieux, Verneuil — où il avait passé l'Oise — et la forêt d'Halatte, arrivé tard dans la nuit du 1er au 2, avait cantonné en ville, notamment au quartier de cavalerie du 3e hussards (1). Au matin, après quelques allées et venues au nord de Senlis, des bataillons occupèrent toute la plaine au sud derrière les murs de la ville, entre le faubourg des Arènes et la Victoire, adossés aux forêts de Pontarmé et d'Ermenonville. Pendant ce temps, le reste de la division battait en retraite en bon ordre par la route de Paris.

Lorsque, l'après-midi, les Allemands entrés dans Senlis et pourchassant les traînards dont nous parlons plus haut, essayèrent de déboucher de la ville dans la plaine en face de l'hôpital Saint-Lazare ou par la rue de l'Epée ou le chemin de la Belle-Fontaine, ils trouvèrent une solide résistance. A l'ouest de la route de Paris, le 6e bataillon du 361e, qui s'était protégé par quelques tranchées, les fusilla dans

(1) Ce 361e régiment, passant par Moyenneville et Cressonsaq, avait, le 29 août, creusé des tranchées dans la plaine entre Epineuse, Mainbeville et Bailleul-le-Socq. Puis il avait battu en retraite par Avrigny et Choisy-la-Victoire sur Saint-Martin-Longueau où il avait rencontré un régiment d'infanterie anglaise et un de cavalerie. De là, il avait regagné Sacy-le-Grand où il avait cantonné le 30 et le 31. Il y avait creusé des tranchées le long de la route qui borde les marais, car on s'attendait à un combat, appuyé par de l'artillerie qu'on assurait être installée sur le Camp de César de Catenoy. Mais, le 31 au soir, on reçut l'ordre d'arrêter le travail de retranchement et, le 1er septembre au matin, le régiment se mit en marche sur Senlis où il arriva à 10 h. 30 du soir, après une longue halte à Fleurines où il avait retrouvé un autre régiment et des Marocains et où un taube fut descendu par une auto-mitrailleuse.

la rue de l'Epée, derrière l'hôpital et les anciennes propriétés Vaniékaut et Delahante. On voit encore, sur les arbres et les murailles, la trace des balles. Ils reculèrent donc.

En travers même de la route de Paris, des barricades cachaient une section de mitrailleuses. Un peu à l'est, à l'orée de la Muette, un groupe d'infanterie commandée par le lieutenant Louis Fauvart-Bastoul, qui devait être blessé à mort deux heures plus tard, s'était abrité, avec d'autres mitrailleuses, derrière des tranchées en échelons. Une autre compagnie était cachée dans le carré de bois devant la Muette qui forme une avancée vers la ville.

Lors donc que l'ennemi se présenta sur la route devant la porte de l'hôpital, il fut accueilli par une pluie de mitraille et, ayant plusieurs fois tenté vainement de déboucher, il se jeta dans les jardins et dans les maisons latérales. Mais, peu après, les Allemands revinrent à la charge, et, poussant devant eux à coups de baïonnette une nombreuse troupe d'hommes, de femmes et d'enfants ramassés çà et là pour s'en faire un rempart, ils finirent par emporter l'obstacle (1).

L'heure prévue pour la retraite des nôtres — le 361e avait ordre de tenir jusqu'à 6 heures du soir —

---

(1) Plusieurs de ces malheureux furent tués ou blessés, notamment une petite fille de 5 ans frappée d'une balle (*Rapport officiel de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes*). Un vieillard hospitalisé à Saint-Lazare, converti en ambulance, fut assassiné, à la porte de cet établissement, par un officier allemand blessé, atteint d'une sorte de fureur folle.

était d'ailleurs arrivée, et les divers groupements de ce régiment se retirèrent en tiraillant, par les bois, à droite et à gauche de la route nationale, et regagnèrent cette route près de Pontarmé, et même plus loin encore, pour trouver leurs cantonnements du soir, les uns à Survilliers, les autres à Louvres-en-Parisis.

La compagnie qui occupait la partie du bois la plus voisine de Senlis, en avant de la Muette, eut quelque peine à échapper à l'étreinte des Allemands qui l'attaquaient de trois côtés à la fois. Elle subit une fusillade intensive en traversant le vieux chemin de Meaux. Heureusement, l'ivresse manifeste des Boches, déjà gorgés de vin dans leur passage à Senlis, rendait leur tir très incertain, et il n'y eut que quelques hommes touchés.

Une autre compagnie, la 21ᵉ, qui avait occupé, vers 10 heures du matin, à l'extrémité de la plaine, le château de la Victoire et ses dépendances, fut aussi en grand danger d'être cernée.

Cette compagnie avait, dès son arrivée dans le parc, essuyé des coups de feu venant de la direction de Mont-l'Evêque.

On se battait encore, plus près de Senlis, à gauche de la Victoire, en avant deVillemétrie, vers le pont du chemin de fer. Là, un détachement de nos fantassins, ayant imprudemment, dans l'après-midi, passé la ligne à la hauteur du calvaire de Villemétrie, dans le terrain découvert situé entre la voie ferrée et la route de Crépy, fut inopinément fauché par les mitrailleuses ennemies. Un seul d'entre eux, un adjudant, revint se réfugier à Valgenceuse, racontant que ses qua-

rante-cinq camarades étaient restés sur la place, tués ou blessés. Au déclin du jour, on entendit les Allemands faire l'appel des blessés *à son de cor*. Ils les enlevèrent et ramassèrent les morts qu'ils firent disparaître sans que personne eût su ni où ni comment. Aussi ce sanglant épisode resta-t-il ignoré d'abord, même à Senlis (1).

Pendant ce temps, la 21e compagnie du 361e régiment d'infanterie de réserve était toujours à la Victoire.

Toute la journée, on fut sur le qui-vive. On se prépara à être attaqué et une section du génie détruisit tous les ponts sur la Nonnette. A 5 heures du soir, douze hommes furent envoyés à Senlis pour rapporter des vivres; mais, au bout d'une demi-heure, quatre seulement revinrent, déclarant que Senlis était aux mains des Allemands, qu'ils avaient été attaqués dans le faubourg de la ville (Saint-Etienne) et que leurs huit camarades avaient été tués ou pris (2).

Le moment était alors venu de battre en retraite, puisqu'un colonel de dragons, passé dans la matinée, avait transmis l'ordre de tenir seulement jusqu'à 6 heures. La 21e compagnie du 361e se mit donc en marche le ventre creux, accompagnée par ce qui restait du 69e bataillon de réserve de chasseurs à pied venu la rejoindre vers 3 h. 30 à la Victoire, et aussi

(1) Je dois ce renseignement à une bienveillante communication verbale du baron André de Maricourt.

(2) C'était heureusement une erreur. Cinq de ces manquants rejoignirent le lendemain à Survilliers et un autre le surlendemain à Villeneuve-sous-Dammartin. Il y eut donc seulement deux disparus.

par des hommes d'un autre régiment qui avait été engagé près de Mont-l'Evêque. Survolé par un avion allemand, tout ce monde resta caché dans le bois jusqu'à la nuit.

La marche nocturne de cette compagnie, la dernière qui battait en retraite, donna lieu à divers incidents. Elle rencontra un assez grand nombre de blessés, soit du même régiment, soit des troupes qui avaient combattu et reçu des obus à Mont-l'Evêque et plus à l'est; ces blessés s'étaient péniblement traînés dans la forêt pour y chercher un abri, tout en se dirigeant du côté de Paris. Comme les troupes qui avaient reculé auparavant étaient persuadées que l'ennemi les suivait de près, plusieurs de ces blessés accueillirent d'abord les soldats de la 21e compagnie à coups de fusil. Et néanmoins, ces braves gens ramassèrent et rapportèrent dans nos lignes un certain nombre de ces malheureux et notamment, chose presque incroyable, un pauvre fantassin ayant les deux jambes coupées. Le lieutenant Bastoul, blessé à la Muette, comme nous l'avons vu, fut aussi évacué dans une maison entre Pontarmé et La Chapelle, où il devait mourir dans la nuit.

On nous a affirmé encore que, dans cette marche nocturne à travers la forêt, nos soldats avaient vu, sans pouvoir s'y opposer, plusieurs Marocains se suicider de chagrin d'être obligés de battre en retraite.

« Moi, soldat franzous ! criaient ces braves gens, moi pas vouloir toujours reculer; moi mourir ! »

Et ils joignaient le geste à la parole.

Si quelques-uns de ces braves Africains ont été, comme on le croit, la cause principale des incendies de Senlis, par leur défense inconsidérée dans les rues de la ville, les Senlisiens doivent leur pardonner en faveur de cet héroïque désespoir.

Cependant, la 21ᵉ compagnie continuait sa marche dans une obscurité complète et en évitant les grandes routes forestières. Dernier groupe français de la retraite, elle avait parfois beaucoup de peine à se faire reconnaître. En arrivant à *Pontarmé* par Thiers, elle reçut une salve d'une patrouille d'arrière-garde dont l'adjudant, ivre de faim et de fatigue, voulait absolument la prendre pour l'ennemi. Cette salve blessa plusieurs hommes. C'est seulement à *La Chapelle-en-Serval* que la 21ᵉ se vit en sûreté. Elle retrouva dans cette commune et se reposant sur les bas côtés de la route, un régiment d'infanterie faisant partie de sa division et des batteries d'artillerie, probablement une partie de celles qui avaient eu le matin, devant Senlis, l'engagement que nous avons raconté, avec les canons allemands de Montépilloy. Enfin, nos pauvres soldats entrèrent à *Survilliers*, harassés, à 1 heure du matin; mais, une heure après, il leur fallut repartir pour Villeneuve-sous-Dammartin, où ils trouvèrent enfin un peu de repos et où ils restèrent le 3 et le 4 septembre. C'est là que le régiment se reforma et se prépara au rôle important qu'il devait jouer le 5 septembre à Saint-Soupplets, lors de la première offensive de la bataille de l'Ourcq.

Quoi qu'il en soit, les pertes avaient été sensibles des deux côtés à ce combat au sud de Senlis. Des es-

timations qui nous paraissent sérieuses affirment qu'il y eut des deux parts une centaine de morts et 200 blessés. Cela ne nous semble pas exagéré, si l'on considère que l'ambulance de l'hôpital reçut, elle seule, 80 blessés allemands et 60 français.

Ce combat fut, d'ailleurs, le dernier que livrèrent les soldats de von Kluck dans leur ruée sur Paris, avant la reprise de l'offensive par l'armée française.

L'ennemi ne devait pas, en effet, dépasser Senlis.

Au delà de cette ville, les forêts d'Ermenonville et de Pontarmé, faisant partie du grand massif boisé qui s'étend de Boran jusqu'auprès de Nanteuil-le-Haudouin, sur un front de plus de 30 kilomètres, barrent la route de Paris. Or, les Allemands n'aiment pas trouver des forêts sur leurs chemins d'invasion.

De plus, et bien que le général von Kluck n'ait jamais pris au sérieux l'armée de Paris, — ce qui allait lui coûter cher, — le commandant de son avant-garde à Senlis savait peut-être par ses espions que le gros de l'armée Maunoury, qui s'était, depuis plusieurs jours déjà, repliée vers le sud sous la poussée des Allemands, occupait, au delà de la forêt de Pontarmé, la plaine du Parisis entre Survilliers et Louvres, presque sous le canon du camp retranché. Il n'ignorait pas sans doute que là était le 7e corps, sous les ordres du général Vautier, donnant la main au corps du général de Lamaze au Mesnil-Amelot, dont les avant-postes s'étendaient jusque sous Dammartin-en-Goële, et dont d'autres éléments assuraient la liaison avec l'armée anglaise en retraite vers la Marne.

Les grosses unités ennemies s'arrêtèrent donc à

Senlis, en jonction avec les corps qui arrivaient par Creil et par Chantilly, et avec ceux qui, plus haut, dévalaient vers l'est dans le mouvement général de conversion commencé depuis plusieurs jours déjà.

Seules, quelques patrouilles de cavaliers allèrent jusqu'à *Pontarmé*, *La Chapelle-en-Serval* et *Survilliers*, se reliant à d'autres éclaireurs venant de *Dammartin* par les deux *Moussy*. Là, sur la route de Paris à Maubeuge par Soissons, l'obstacle des forêts n'existait plus. Aussi le flot de l'invasion arriva-t-il, de ce côté, beaucoup plus près de Paris. Il ne s'arrêta qu'au delà de Dammartin, à *Villeneuve*, à quelques kilomètres du Mesnil-Amelot et à 30 kilomètres à peine de Paris.

C'est dans ce mouvement en avant qu'*Ermenonville* et *Châlis* furent visités par l'ennemi, heureusement sans dégâts pour le magnifique château-musée légué par Mme Jacquemard-André à l'Institut de France.

Quant à Ermenonville, des troupes anglaises y étaient encore les 30 et 31 août et le 1er septembre. Ce dernier jour, deux officiers français le traversent en auto et avertissent les habitants que les uhlans les suivent. Il est 3 heures du soir. A 6 heures, les 80 habitants restés, sur 500, voient arriver une patrouille de deux escadrons qui, montant la côte vers Lagny-le-Sec, échangent des coups de feu avec un convoi anglais, dont ils mettent l'escorte en fuite vers le bois de Perthes. La nuit suivante, passent 550 cavaliers allemands.

Le 2 septembre, à l'aube, 2.000 cavaliers anglais occupent de nouveau le village; ils ont avec eux une

batterie dont ils braquent les canons sur Montagny-Sainte-Félicité. On entend la canonnade vers Senlis.

La nuit suivante, les Anglais évacuent définitivement Ermenonville, et le lendemain matin, 3 septembre, à 6 heures, une avant-garde de cavaliers allemands prenait définitivement possession d'Ermenonville. Puis l'infanterie survint et défila pendant quatorze heures, s'arrêtant pour piller, après avoir bu, et détruisant, autant que le temps le lui permettait, cé qu'elle ne pouvait emporter.

Dans son voyage à Ermenonville (Paris 1826), Thiébaud de Berneau assure que, lors de l'invasion de 1815, un géneral allemand fit respecter les habitants d'Ermenonville et leurs propriétés, et les dispensa de toutes corvées de guerre, en souvenir de Jean-Jacques Rousseau. On voit que les envahisseurs de 1914 furent moins « philosophes » que leurs prédécesseurs. C'est le progrès de la « kultur » teutonne !

Le beau château d'Ermenonville, propriété du prince Radziwill, mobilisé comme officier d'état-major, ne fut pourtant pas mis à sac, grâce à la présence d'un grand personnage que ce château eut l'honneur peu enviable de loger. On a prétendu que c'était le kronprinz lui-même. Cela nous paraît absolument invraisemblable. De quelque ubiquité que jouisse l'héritier du César germanique, il nous semble impossible que ce triste prince ait pu être à Ermenonville le 3 septembre, au moment même où l'armée qu'il commandait dans l'Est était, dit-on, en si mauvaise posture, qu'on a parfois attribué à cette circonstance la

conversion à gauche faite par toutes les autres armées allemandes pour le dégager.

Il est certain cependant que le célèbre domaine, illustré par la mort de Jean-Jacques Rousseau, fut, le jeudi 3 septembre, le séjour d'hôtes de marque et d'un nombreux état-major. Arrivés dans l'après-midi, les Allemands se firent servir, par les gens et aux dépens de la cave du prince Radziwill, un festin de 60 couverts où l'on but beaucoup, et l'officier qui présidait la table était traité d'Altesse par ses compagnons.

A défaut du kronprinz, était-ce le prince Joachim, dont on a signalé la présence à ce moment à Boissy-Fresnoy ? On l'a cru, d'après les photographies. Quel que fut d'ailleurs cet hôte indésirable, il évacua Ermenonville dès le jour suivant, emmenant seulement plusieurs chevaux et des voitures qu'il avait trouvés à sa convenance dans les écuries et les remises du château.

Le 4 septembre, à l'aube, il n'y avait plus d'Allemands à Ermenonville. Leurs troupes continuaient leur route, les unes vers *Le Plessis-Belleville*, les autres, les plus nombreuses, directement vers *Nanteuil-le-Haudouin*, par *Montagny-Sainte-Félicité*.

XI

Combats sur la route de Crépy-en-Valois, Nanteuil-le-Haudouin, etc...

Ces occupants éphémères d'Ermenonville appartenaient très certainement à une autre colonne de l'armée de von Kluck dont il nous reste maintenant à parler, colonne toute différente de celles qui avaient occupé Creil et Chantilly, et saccagé Senlis. On se souvient que la plus grande partie de l'aile droite marchante de l'ennemi — nous l'avons vu à Compiègne et à Verberie — avait continué sa marche oblique vers le sud-est à la poursuite des Anglais et des autres troupes alliées qui, suivant le plan de notre généralissime, descendaient rapidement vers l'Ourcq et la Marne.

Les unités allemandes qui avaient forcé le passage de Verberie et combattu à Néry le 1er septembre au matin n'avaient pas perdu une heure; pendant qu'une partie — la plus petite — de ces troupes descendait, par la route 32 de Paris à Saint-Quentin, vers Senlis, poursuivant l'arrière-garde de l'armée Maunoury se repliant sur Paris, le reste envahissait au sud-est la plaine du Valois, à la suite des Anglais du maréchal French.

Un groupe de ceux-ci — obliquant un peu vers le sud-ouest, et suivant probablement la chaussée Brunehaut — passa à *Barbery* sans s'y arrêter; et c'est seulement le 3 septembre au matin que, quelques Marocains étant survenus dans ce village, il y fut livré

un petit combat. C'est à la suite de cette échauffource que quelques maisons furent mises à sac. La ferme Boucher fut incendiée par les procédés habituels : la traditionnelle bouteille de métal surmontée d'une mèche fit sa besogne sur les bâtiments préalablement arrosés de pétrole. La distillerie près de la gare et beaucoup de maisons furent pillées; plusieurs personnes furent maltraitées, mais aucun des rares habitants restés à Barbery ne fut assassiné.

Toujours le mardi 1er septembre, les Allemands occupèrent en force la colline et le village de *Montépilloy* abandonnés le matin seulement par les Anglais. Cette position très forte, avec sa vieille tour féodale, domine toute la plaine du Valois, Senlis et la vallée de la Nonnette, laquelle serpente depuis Senlis jusqu'auprès de Nanteuil devant la forêt d'Ermenonville et les bois qui la continuent. Cette petite rivière adossée aux bois paraît avoir été la ligne de défense des alliés. Aucun groupe ennemi important ne la passa, sauf, exceptionnellement, quelques unités à Fontaine-les-Cornu, et elle ne fut sérieusement débordée que dans la plaine entre Versigny et Nanteuil-le-Haudouin.

Là, d'ailleurs, d'autres colonnes ennemies arrivaient par la route de Soissons, et toutes ensemble allaient inonder le pays jusqu'au nord de Dammartin-en-Goële, Saint-Soupplets, et toute la plaine du Multien pour rejoindre la Marne et l'Ourcq près de Lisy-sur-Ourcq.

Revenons aux Allemands de Montépilloy.

De cette commune, qui fut pillée à fond malgré le

courage de son maire, M. Roland — bon sang ne peut mentir — les patrouilles ennemies rayonnèrent dans tous les villages de la plaine (1). On entendait de temps à autre les lugubres cris de chouette qui leur servaient de signal de ralliement. Le 1er septembre, à 5 heures du soir, le bruit courait dans la vallée qu'ils avaient déjà paru à Versigny. Ils descendirent bientôt en force à Fontaine-les-Cornu où un gros détachement anglais, commandé par un colonel, s'était barricadé, tandis que 2.000 fantassins français du 294e de ligne et des dragons étaient cantonnés à Borest, à Mont-l'Evêque et jusqu'à la Victoire et Villemétrie, dans les faubourgs de Senlis, avec ordre de tenir le long de la voie ferrée pour permettre la retraite en bon ordre du reste de la brigade engagée en cet endroit (2).

Le 2 septembre, à la pointe du jour, le canon tonnait à Montépilloy. C'était le commencement du duel d'artillerie que nous avons noté ci-dessus entre ces canons et les batteries françaises installées en avant de Senlis, de Balagny à la route de Crépy.

Ce duel d'artillerie ayant pris fin à midi, comme on l'a vu, par la retraite ordonnée de nos artilleurs, les batteries allemandes se retournèrent contre les troupes anglo-françaises qui, au sud, le long de la Nonnette, passaient en grand nombre sur la route de

(1) Les Allemands installèrent aussi à Montepilloy une ambulance où furent soignés jusqu'à 180 blessés.

(2) Les shrapnells allemands firent un certain nombre de victimes, dont on a conservé les noms, parmi les soldats du 294e. Des battues courageusement organisées par M. Loir, instituteur, recueillirent plusieurs blessés dans la plaine.

Nanteuil-le-Haudouin se dirigeant vers l'est, et occupaient les deux villages presque contigus de *Borest* et de *Fontaine-les-Cornu*.

Là eut lieu un combat assez important.

Les Anglais ne faisaient que passer, marchant vers l'Ourcq et la Marne, suivant l'ordre général de leur retraite. Au contraire, de petites unités françaises appartenant à l'armée Maunoury restaient en contact avec l'ennemi pour retarder sa marche.

Fontaine-les-Cornu était ainsi occupé par quelques dragons et une section du 3e hussards. Vers 4 heures, le 2 septembre, un bataillon du 154e et un du 155e y arrivèrent. Ils avaient ordre, disaient-ils, de tenir jusqu'à 6 heures en attendant de l'artillerie. Malheureusement cette artillerie, faisant partie sans doute des batteries qui avaient couvert Senlis toute la matinée, s'était mise en retraite, comme nous l'avons dit, et ne vint pas à Fontaine.

Les canons de 77 allemands de Montépilloy, rendus libres, par cette retraite, de diriger leurs coups ailleurs, avaient commencé, dès 1 heure de l'après-midi, à bombarder Borest et Fontaine-les-Cornu, allumant des incendies et démolissant des immeubles. « Quelques-uns de ces projectiles — écrit M. Jodard, instituteur, resté courageusement à son poste — firent des trous énormes dans l'usine de M. Chéron et mirent le feu au hangar de la ferme attenante qui appartient aussi à cet industriel. Le bâtiment brûla pendant quinze jours avec les récoltes qu'il contenait. »

Ce bombardement dura jusqu'à 4 heures. Puis des mitrailleuses alliées, placées à l'ouest et à l'est de

Borest, se mirent de la partie. Enfin, quelques pièces anglaises, s'arrêtant dans leur retraite à Baron et Montlognon, essayèrent bien de venir à la rescousse et de répondre aux batteries ennemies de Montépilloy. Mais, placées tout à fait en contre-bas, leur tir était très peu efficace.

En même temps, l'infanterie allemande commençait à dévaler en masse et par bonds successifs sur les pentes de Montépilloy à Fourcheret. L'infanterie française, placée à Borest, était attaquée par des forces très supérieures en nombre. A Fontaine, quelques groupes allemands parvenaient, dès 3 heures de l'après-midi, à se glisser dans le parc et, du terre-plein près de l'étang, ils tiraient sur les Français de Borest. Une plus longue résistance devenait impossible. A 6 heures du soir, les derniers soldats français quittaient Borest où les Allemands entraient sur leurs traces.

A Fontaine, l'évacuation avait été plus prompte encore et, à 2 heures, notre infanterie avait commencé à battre en retraite vers le sud.

« Une demi-heure plus tard, — écrit encore le même témoin cité tout à l'heure, — je vis passer une petite arrière-garde française conduite par le sergent P. M... Je demandai à ce sous-officier s'il fallait s'en aller : « Ce n'est pas la peine, me répondit-il, nous purgeons le pays des Allemands. » A peine ces soldats venaient-ils de me quitter qu'une troupe ennemie surgit au bout de la route; nos hommes se sauvèrent comme ils purent; quant au sergent, il se réfugia dans la maison Porchier, près du château. Au moment où

il en sortait, il se trouva en face de trois Boches, dont un officier. Celui-ci lui cria : « Rendez-vous, on ne vous fera rien. » Le sergent, confiant, laissa tomber ses armes. Alors, sans interrogatoire, l'officier allemand le colla au mur du château, entre les deux fantassins et, à bout portant, lui brûla la cervelle. Trois autres soldats français furent tués, ce jour-là ou les jours suivants, sur le territoire de la commune. L'un d'eux, blessé, se retirait péniblement dans la direction de Mortefontaine, quand, arrivé au croisement de la route de Meaux, une balle l'atteignit dans le dos et les Allemands l'achevèrent à coups de crosse de fusil. Quelques jours après, un militaire du 3e hussards, nommé C..., se traînait dans les champs, près de la route de Nanteuil, tâchant de gagner le village, lorsque des Allemands lui tombèrent dessus et lui broyèrent le crâne à l'aide d'un merlin. » M. Jodard garde ce merlin, dont le tranchant porte encore des traces de sang.

Deux heures après l'assassinat du sergent M..., relaté plus haut (c'est-à-dire à 4 heures environ, le 2 septembre), un gros d'Allemands, marchant le fusil sous le bras et chantant le *Wacht am Rhein*, entrait dans le village de Fontaine-les-Cornu. « Au loin dans la prairie, on apercevait les masses de l'armée ennemie; elle était si nombreuse, si compacte que la terre en paraissait jaunie sur une vaste étendue, ce qui donnait, à distance, l'illusion d'un immense champ de blé. Les troupes allemandes défilèrent pendant soixante heures sans arrêt, avec un bruit sourd pareil au roulement d'un express, coupé par un com-

mandement sec qui marquait le pas des hommes au passage de chaque compagnie : *Ein ! Zwei !* (Une ! Deux !). Sous l'œil sévère des chefs, les soldats marchaient en chantant, d'une allure cadencée, raides, comme à la parade, et ceux qui avaient le malheur de traîner la patte derrière leurs camarades étaient harcelés par des sous-officiers qui les frappaient dans les reins à coups de crosses de fusil... Les premiers Allemands qui pénétrèrent dans le village se dirigèrent vers l'église dont ils enfoncèrent le portail; à l'intérieur, ils brisèrent le tronc; puis ils se rendirent au cimetière pour regarder si des soldats alliés ne s'y trouvaient pas cachés et, tout en marchant, ils tiraillaient au hasard à gauche et à droite. »

Les Allemands étaient furieux de la résistance qu'ils avaient éprouvée à Borest et à Fontaine-les-Cornu où, des deux côtés, le combat fit un assez grand nombre de victimes et coûta, entre autres, à l'ennemi plusieurs officiers. Aussi se vengèrent-ils en allumant des incendies à la main : ils brûlèrent notamment une ferme de M. Charlot, ancien notaire à Paris. Chez M. Leclerc, à La Bultée, ils pillèrent et saccagèrent et ne se retirèrent qu'en allumant des incendies. Ils avaient, d'ailleurs, consommé tout ce qu'ils avaient trouvé à se mettre sous la dent : 185 lapins, 150 canards, 15 oies, 500 poules, 4 cochons, 1 veau, plus tout le vin de la cave, tel fut le bilan de la satisfaction de leur appétit pantagruélique pendant les trois jours et les deux nuits qu'une section d'infanterie, d'ailleurs peu nombreuse, occupa cette ferme ! Ils pillèrent comme toujours, toutes les mai-

sons abandonnées, parmi lesquelles la villa appartenant à M. Albert Guillaume, le dessinateur et peintre bien connu, qu'ils déménagèrent dans des voitures méthodiquement et consciencieusement.

Au château, où s'installa leur état-major et où ils restèrent huit jours, ils retinrent prisonniers chez eux, comme otages, le comte et la comtesse de Mailly, et se conduisirent, cela va sans dire, comme des goujats.

A *Baron*, village voisin de Fontaine, nous avons vu les Anglais en retraite faire halte pour répondre avec leurs canons aux batteries ennemies de Montépilloy. Ils ne s'y arrêtèrent que quelques heures et les Allemands les y remplacèrent aussitôt. C'est le lendemain 3 septembre qu'un musicien de grand talent, M. Albéric Magnard, tira sur deux soldats et se fit héroïquement et follement tuer dans cette localité dont cette équipée aurait pu causer la destruction. Cependant, grâce à la courageuse attitude de quelques personnes, et notamment de M. Robert, notaire, les Teutons se contentèrent de piller le village et d'incendier la villa Magnard, après l'avoir consciencieusement dévalisée. On prétend qu'ils volèrent notamment des œuvres inédites du musicien, lesquelles, signées d'un nom allemand, feront sans doute un jour les délices des mélomanes berlinois. Nous renvoyons pour le récit de cet épisode au *Rapport officiel de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes* (1).

---

(1) Voir aussi la brochure : *Magnard, le fils d'un sceptique*, Paris, Eug. Figuières, 1915, in-12.

qui signale également les violences subies par la femme d'un mobilisé de la part de deux soldats teutons.

C'est au retour des Allemands, les 9 et 10 septembre, que Baron devait être le théâtre d'événements militaires importants, et notamment d'une brillante charge du 32e régiment de dragons. Le 10, on vit aussi passer dans ce village et dans les localités voisines la division de landsturm envoyée en toute hâte à l'aide des troupes allemandes, déjà complètement battues sur l'Ourcq.

A *Versigny*, les Allemands étaient entrés dans la journée du 2 septembre, venant de Rozières et après avoir envoyé quelques obus visant le clocher. La cavalerie avait cantonné dans les maisons, l'infanterie dans les champs. Ils avaient copieusement pillé, notamment au château du comte de Kersaint, conseiller général, où ils laissèrent en compensation leurs ordures habituelles. On estime que deux corps d'armée et demi traversèrent ce village.

Remontant un peu plus au nord, voyons maintenant ce qui se passait dans la région de Crépy-en-Valois.

Dès le 31 août, les Allemands avaient paru dans les villages de la vallée d'Automne, venant de Compiègne à travers la forêt. Dans la nuit, *Saint-Sauveur*, *Béthisy*, *Orrouy* (1), *Gilocourt*, reçurent la visite de l'ennemi. Presque partout les troupes teutonnes,

(1) A Orrouy, c'est au retour de la Marne, le 10 septembre, qu'eut lieu, le long de la forêt de Compiègne, un combat d'une certaine violence. D'assez nombreux blessés étaient restés abandonnés sur le champ de bataille. Le comte Do-

n'éprouvant aucune résistance militaire, marchaient rapidement. Elles commirent donc relativement peu de dégâts et on signale surtout quelques pilleries et des orgies dont les caves furent les principales victimes. Cependant on dut échanger des coups de fusil à Béthisy, où une écurie appartenant à M. Hazard, adjoint, fut incendiée. A Gilocourt, M. Boully, adjoint, fut menacé de mort. A Béthancourt, où ils arrêtèrent comme otage le maire, M. Petit, l'appétit des Allemands fut compliqué de galanterie. Une malheureuse femme, poursuivie par les soudards avinés, ne fut sauvée que grâce au passage d'un avion qui détourna l'attention des satyres. Pendant qu'ils tiraient sur l'aéroplane, la femme put leur échapper et se mettre à l'abri. Deux convoyeurs civils inconnus furent aussi assassinés dans cette commune.

Trumilly avait été, dès le 31 août, le siège d'un petit combat de patrouilleurs anglais et allemands. Ceux-ci venaient-ils de Compiègne, par la forêt, pour gagner Crépy, ou descendaient-ils directement du nord ? Je n'ai pu le savoir.

Quoi qu'il en soit, les Allemands furent repoussés. Mais, le 2 septembre, ils revinrent en force, et le village fut occupé pendant vingt-quatre heures par un gros du 91e régiment d'infanterie qui se livra à un pillage général. Un sous-officier s'empara notamment

ria, maire, et deux autres habitants d'Orrouy s'étant mis courageusement en devoir de leur porter secours, munis de brassards de la Croix-Rouge, les Allemands firent feu sur eux au moment où ils emportaient un blessé et M. Bahu, cultivateur, atteint grièvement d'une balle au bras, dut être amputé quelques jours plus tard.

d'un coffret contenant pour 10.000 francs de bijoux et appartenant à Mme Huet, qui logeait chez elle, avec des soldats, une partie de l'état-major du 19e régiment de dragons de Hanovre. Cette dame alla se plaindre au colonel, qui se contenta de lui répondre en souriant : « Je regrette, madame, c'est la guerre. »

Le gros de la troupe parti, quelques traînards continuèrent à se livrer à des vols variés, notamment un soldat du 91e d'infanterie, nommé Anne, — il faut mettre ces brutes au pilori de l'histoire quand on le peut, — lequel viola en outre une pauvre femme dont le mari était sous les drapeaux. (*Rapport officiel de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes.*)

A *Crépy-en-Valois*, les Anglais en retraite occupaient encore la ville le 31 août. Le 1er septembre, dans la matinée, des patrouilles de uhlans se montrèrent aux portes; mais, voyant les Anglais en force, elles se retirèrent sans combattre pour prévenir leur gros.

Aussi, vers 2 h. 30, le même jour, plusieurs batteries ennemies, dissimulées dans les carrières de sable au nord de Crépy, commencèrent à bombarder. Les Anglais, qui avaient installé leurs canons au sud, devant Rouville, ripostèrent aussitôt. Un violent combat d'artillerie s'engagea au-dessus de la ville et dura jusqu'au soir, sans résultat appréciable de part ni d'autre.

Néanmoins, les Anglais, obligés à la retraite par l'ordre du généralissime et par suite du recul général de la ligne des alliés, évacuèrent Rouville dans

la nuit du 1[er] au 2 et s'éloignèrent vers le sud. Avant d'abandonner Crépy, ils eurent du moins la satisfaction, à l'aube du 2 septembre, de descendre deux des aéroplanes allemands qui survolaient leurs unités. L'un de ces taubes tomba à la ferme de Bouville.

Au même instant, Crépy était occupé par l'ennemi en forces considérables. Ces forces arrivaient de Compiègne et firent leur jonction dans la vieille capitale du Valois avec d'autres troupes allemandes venant de la direction de Laon et de Soissons par Attichy, Villers-Cotterets et les autres chemins débouchant du nord-est.

L'ennemi ne commit à Crépy ni assassinat, ni incendie, une seule maison fut brûlée, probablement par imprudence. En revanche, il se livra à ses réquisitions habituelles et à un pillage général et systématique, sous les yeux des officiers qui commirent eux-mêmes des vols importants de bijoux et de linge fin, notamment dans une maison où logeaient le général commandant et l'état-major. Les bijouteries de la ville furent toutes dévalisées et presque tous les coffres-forts des particuliers éventrés. Chaque soldat qui passait prenait ainsi ce qui lui tombait sous la main. La marche des unités qui ne cantonnaient pas était d'ailleurs très rapide. Et des masses de troupes, que les uns estiment à 120.000, d'autres à 200.000 hommes, défilèrent ainsi sans désemparer pendant quatre jours, allant dans la direction de Nanteuil et de Betz.

Ils étaient tellement pressés qu'ils laissèrent à la porte de Crépy, sur la route de Lévignen, et sous

la garde de quelques factionnaires, un énorme amoncellement d'obus. Quelques jours après, un détachement de hussards français, prévenu, et se glissant dans les lignes allemandes en retraite, le 8, fit sauter ce dépôt d'obus avant que l'ennemi ait pu l'enlever. Une formidable explosion ébranla tout le voisinage et annonça le succès de cet acte d'audace de nos braves cavaliers.

Auger-Saint-Vincent dut être visité le même jour que Crépy, le 2 septembre, Les Allemands y brûlèrent un immeuble. Il en fut de même à *Ormoy-Villers*, qu'ils pillèrent et où ils se mirent immédiatement à réparer les voies de raccordement du chemin de fer détruites par le génie français. Ils étaient encore occupés à ce travail quand, le 5 septembre, le reflux de l'invasion commença sous la pression de l'armée Maunoury, entrée en action la veille de l'offensive générale.

Tout à l'extrémité du canton de Crépy-en-Valois, à *Vaumoise*, les Anglais se retirèrent le 2 septembre au matin et, l'après-midi du même jour, les uhlans arrivèrent. Un gros d'Allemands les suit et s'empare de toutes les provisions alimentaires. Sans le dévouement de M. Trézel, instituteur, et de l'abbé Nicolas, qui allèrent, non sans courir des dangers, chercher de la farine à Crépy, les 200 habitants restés à Vaumoise auraient cruellement souffert de la faim.

Le canton de *Betz* fut envahi en même temps que celui de Crépy. Le 3 septembre, le canon tonnait autour du chef-lieu. Acy-en-Multien, Etavigny, Cuvergnon, Antilly, Chèvreville, Ognes, Rouvres, Neuf-

chelles, Marolles, Autheuil et Thury-en-Valois, Bouillancy, Ormoy-le-Davien souffrirent surtout au cours de la bataille de l'Ourcq qui se livra en partie sur leur territoire et qui est en dehors de notre sujet. Cependant, l'occupation allemande des premiers jours de septembre, antérieure à l'offensive française, causa des deuils et des ruines. Dans plusieurs de ces communes, des otages furent pris, des incendies allumés et des violences commises contre des habitants paisibles.

Les Anglais qui occupaient encore Rosoy-en-Multien le 2 septembre se replièrent le lendemain 3 après avoir échangé quelques coups de feu avec les Allemands qui enterrèrent plusieurs des leurs dans le potager du château. Bien qu'appartenant à un citoyen américain et protégé par le drapeau étoilé, ce château ne fut pas épargné par les envahisseurs qui le pillèrent copieusement et ne laissèrent derrière eux à Rosoy, comme presque partout, que ruine et désolation.

Une partie de l'armée anglaise était passée à *Nanteuil-le-Haudouin* le 2 septembre, se dirigeant vers Meaux et toujours suivie de près par les Allemands. On entendait le canon tonner sans interruption vers Senlis. C'était le bruit des combats que nous avons racontés plus haut.

Le 3 septembre, à l'aube, une patrouille de uhlans venant en reconnaissance s'assurait que le bourg était évacué par les alliés et, peu après, une colonne composée de fantassins, de grenadiers, de hussards de la mort, etc., envahissait Nanteuil de différents

côtés. Cette colonne était sous les ordres du général von Paurich, qui prit logement chez M. Laurent, receveur d'enregistrement, resté à son poste ainsi que d'autres bons citoyens, parmi lesquels M. le chanoine-doyen Jeanson, MM. Corbie, Laboureix, Delépine, Delorme, etc. C'est grâce à leur présence et à leur dévouement que Nanteuil-le-Haudouin eut peu à souffrir lors de ce premier passage des Teutons. En effet, à part une alerte causée par une avarie aux machines fournissant de l'eau à la ville et dont les occupants exigeaient la réparation immédiate sous peine d'incendie, Nanteuil eut seulement à subir les sévices et les réquisitions habituels.

Les 122 personnes restées dans la ville coururent néanmoins le risque de mourir de faim, l'autorité allemande ayant décidé que l'unique boulanger existant ne leur donnerait à se partager que 34 petits pains.

Les Allemands ne cantonnèrent, d'ailleurs, à Nanteuil qu'une seule nuit, celle du 3 au 4 septembre. Le défilé de leurs troupes commença alors. D'abord le 6e corps, puis le 4e, puis le 3e, puis le 2e, puis le 5e. Toutes ces troupes prirent les directions de Château-Thierry et de Meaux (1).

---

(1) Notre confrère M. E. de Feuquières a raconté, dans le *Petit Parisien* en avril 1915, la réconfortante et touchante histoire du dévouement de Mme Meunier, cultivatrice à la ferme de Lessard, à 4 kilomètres au nord de Nanteuil, qui fut citée à l'ordre du jour, et mourut malheureusement à la suite d'un accident avant qu'une plus haute récompense vint reconnaître le courage dont elle avait fait preuve lors de la ruée des Allemands, les 2 et 3 septembre, et au cours du violent combat qui eut lieu quelques jours plus tard autour de sa ferme et de Nanteuil, pendant la bataille de l'Ourcq.

Cette dernière ville avait été occupée, dès le 1er septembre, par les premiers Anglais en retraite se dirigeant toujours vers le sud-est pour se placer entre l'armée de Paris et notre centre. Leur armée traversa Meaux pendant quarante-huit heures. Le 3, dans l'après-midi, ils faisaient sauter les ponts et les passerelles et se retiraient du côté de Trilport. Le 4, les Allemands étaient signalés. Leur marche était maintenant orientée définitivement vers l'est. Leur 2e corps venant de Nanteuil, comme nous l'avons dit, était passé par Lisy-sur-Ourcq pour rejoindre sur la Marne leur 9e corps, chargé, avec leur 4e corps de réserve, de maintenir le contact avec les Anglais en retraite. Pendant la soirée du 4 septembre et la nuit suivante on percevait, de Meaux, le bruit de leur marche sur les routes voisines.

Le 5 septembre, à 6 heures du matin, une patrouille ennemie entrait dans la ville, puis une automobile pleine d'officiers en quête de renseignements.

XII

Commencement de la bataille de l'Ourcq (5 septembre 1914)

Mais le même jour aussi, préludant à l'offensive générale de tout notre front qui devait commencer le lendemain 6, la 6e armée, dite armée de Paris, commandée par Maunoury, sous les ordres suprêmes du général Galliéni, gouverneur du camp retranché, et au milieu de laquelle se tenait le généralissime Joffre en personne, entrait en action. Assurant sa liaison avec l'armée anglaise au sud de la Marne, par une division africaine et quelques éléments territoriaux, elle attaquait inopinément le flanc droit de von Kluck, qui avait ramené hâtivement son quartier général de Montmirail à Barcy-les-Meaux, mais dont le gros avait déjà témérairement passé la Marne, négligeant complètement l'armée de Paris.

Le général de Lamaze s'avançait du Mesnil-Amelot avec ses deux divisions de réserve (55e et 56e), bousculait les premières unités allemandes sur les hauteurs de Montgé, de Monthyon et de Peuchard où la division marocaine menait une charge terrible et irrésistible contre l'ennemi.

En même temps le général de Villaret quittait Louvres-en-Parisis avec sa 14e division active, se jetait rapidement sur Dammartin-en-Goële, débordant le 4e corps de réserve allemand en flanc-garde et dessinant un mouvement d'enveloppement vers Brégy et Bouil-

lancy qui forçait ce corps à faire face sur une ligne Forfry - Marcilly - Barcy - Chambry. De son côté le général Vautier, avec notre 7e corps, pivotant sur la gauche du général de Lamaze, parvenait à contourner cette ligne et à occuper un front Puiseux - Acy-en-Multien - Etavigny.

C'était le miracle de la Marne qui commençait, « miracle de résolution et d'énergie de la part des chefs — a écrit M. Hanotaux dans son *Histoire illustrée de la guerre* (I, p. 140) — miracle d'endurance et d'entrain de la part des troupes, et au-dessus de tout, miracle dû à la force des âmes, miracle de la France qui ne voulait pas périr, miracle de la loi immanente des choses et de la volonté divine qui ne voulait pas que la France pérît ».

Ce miracle s'est renouvelé depuis sur l'Yser et ailleurs et il se renouvelle chaque jour sur tout notre front, parce qu'il a sa source et sa raison d'être dans les qualités innées de notre bonne race française, réunissant dans une pensée unique généraux, soldats, gouvernement, citoyens. Il se renouvellera jusqu'au jour où, avec l'aide de nos alliés, nous aurons couronné, par une triomphante victoire, la lutte que nous poursuivons ensemble pour le droit, la justice, la liberté, en un mot pour la vraie civilisation.

TABLE

des Noms de Lieux et de Personnes

N. B. — Les noms de lieux sont en caractère romain et les noms de personnes en italique.

M

R

S

T

V

TABLE DES MATIÈRES

PARIS ET LIMOGES. — IMPRIMERIE MILITAIRE CHARLES-LAVAUZELLE.

